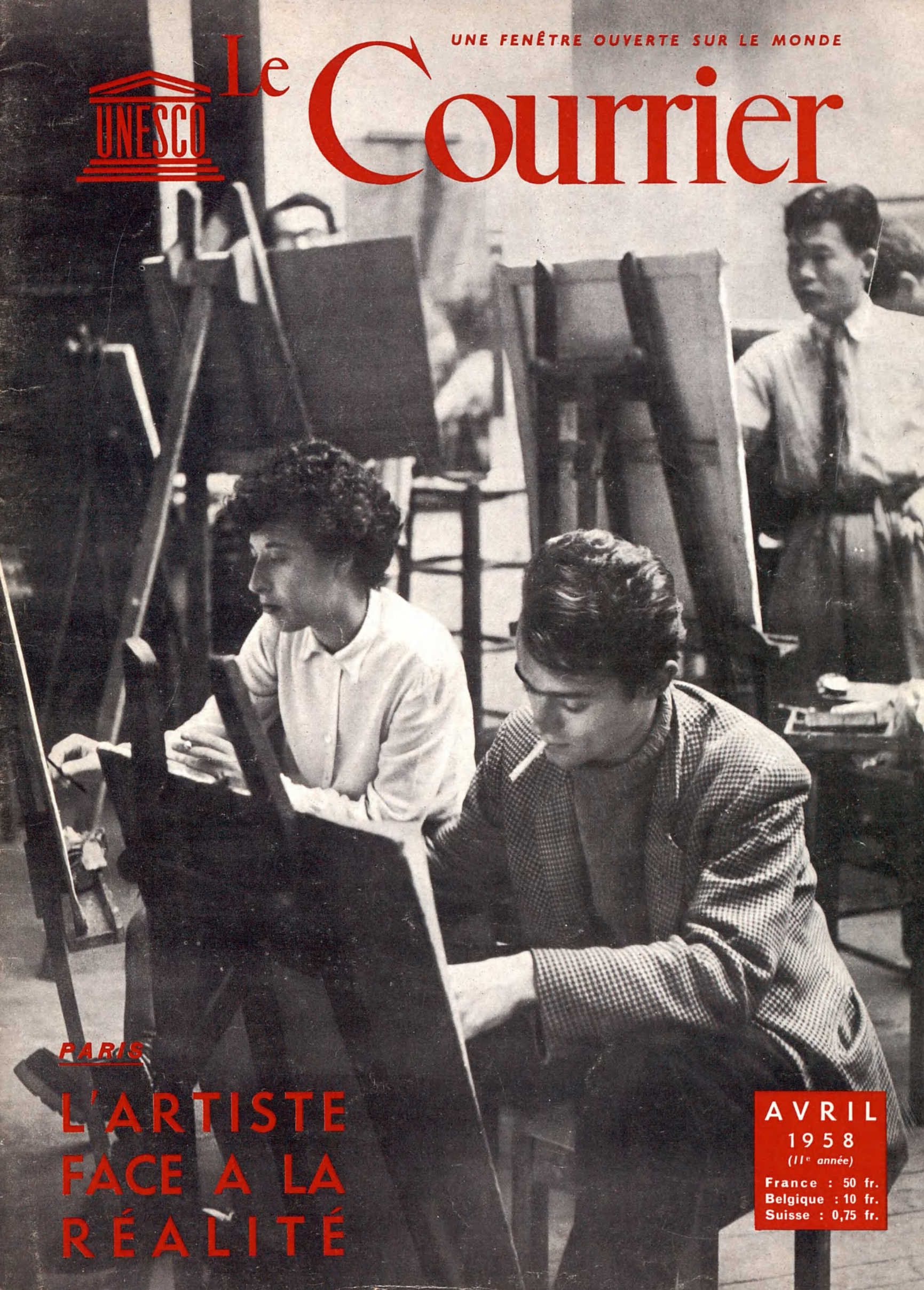


UNE FENÊTRE OUVERTE SUR LE MONDE



Le Courrier



PARIS

L'ARTISTE
FACE A LA
RÉALITÉ

AVRIL

1958

(11^e année)

France : 50 fr.

Belgique : 10 fr.

Suisse : 0,75 fr.

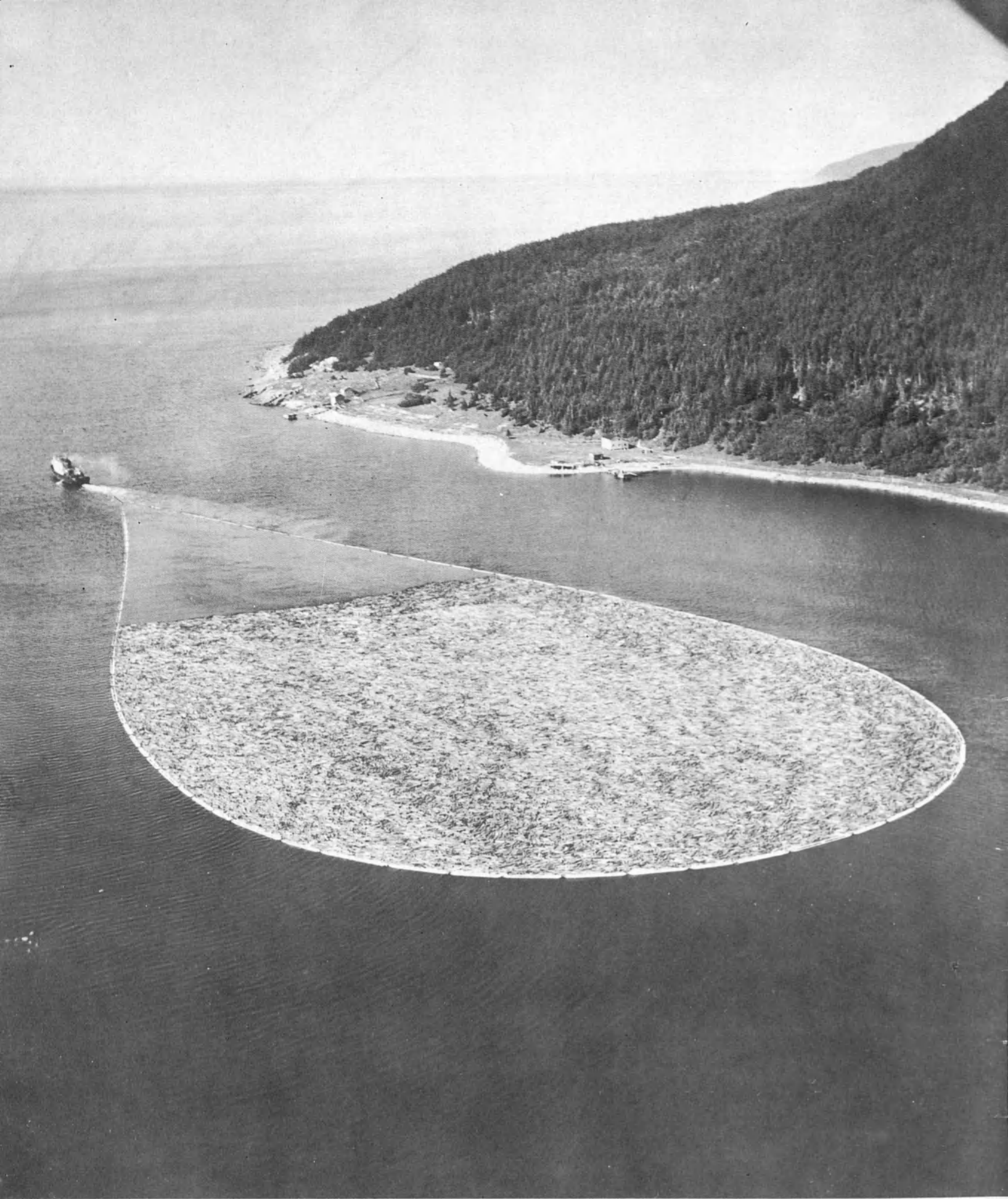


Photo © Bowater Paper Corporation

LA FORÊT FLOTTANTE

En survolant les côtes de la Suède on aperçoit parfois d'étranges raquettes flottant sur l'eau : ce sont des milliers de troncs d'arbres, habilement assemblés qu'un remorqueur emmène vers les fabriques de pâte de bois. La Suède, la Finlande et la Norvège ont totalisé, entre 1946 et 1955, 20 % de la production mondiale de pâte à papier. Au cours de cette période la quantité de bois tirée des forêts a été en accroissement constant. (Voir page 25).

SOMMAIRE

PAGES

- 3 **ÉDITORIAL**
- 4 **LES GITANS PARCOURENT LE GLOBE**
depuis 2 000 ans, par Gerald Barry
- 9 **LA TRADUCTION DANS LE MONDE**
moderne, par E. Cary
- 10 **« INDEX TRANSLATIONUM » 1958**
les auteurs, les ouvrages les plus traduits
- 11 **POUR QUE L'OCCIDENT PUISSE LIRE L'ORIENT**
(et vice versa), par Robert L. Collison
- 14 **L'ARTISTE FACE A LA RÉALITÉ**
peintres et sculpteurs à Paris, par Jacques Pinset
- 25 **LA FORÊT : EXPLOITATION RATIONNELLE**
et non abattage excessif, par W. H. Owens
- 30 **L'ATLAS DU CIEL**
inventaire de l'univers, par A. J. Branston
- 33 **NOS LECTEURS NOUS ÉCRIVENT**
- 34 **LATITUDES ET LONGITUDES**



Mensuel publié par

L'Organisation des Nations Unies pour l'Éducation, la Science et la Culture

Bureaux de la Rédaction :

Unesco, 19, avenue Kléber, Paris-16^e, France

Directeur-Rédacteur en Chef :

Sandy Koffler

Secrétaires de rédaction :

Edition française : Alexandre Leventis

Edition anglaise : Ronald Fenton

Edition espagnole : Jorge Carrera Andrade

Edition russe : Veniamin Matchavariani

Maquettiste :

Robert Jacquemin



Sauf mention spéciale de copyright, les articles et documents paraissant dans ce numéro peuvent être reproduits à condition d'être accompagnés de la mention : Reproduit du « Courrier de l'Unesco ». Les articles ne doivent pas être reproduits sans leur signature.

Les manuscrits non sollicités peuvent être retournés à condition d'être accompagnés d'un coupon-réponse international.

Les articles paraissant dans le « Courrier de l'Unesco » expriment l'opinion de leurs auteurs, non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la Rédaction.

Abonnement annuel au « Courrier de l'Unesco » : 500 frs fr. ; 100 frs belges ; 6,50 frs suisses ; 10/- ; \$3.00 par mandat C.C.P. Paris 12598-48, Librairie Unesco, 19, avenue Kléber, PARIS. MC 58-1-123 F

NOTRE COUVERTURE



Photo © Paul Almasy

Le nombre des peintres professionnels tend à augmenter. Certains parlent de 30.000, rien que pour Paris. Théoriquement, un professionnel vit de sa peinture — ce qui le distinguerait de l'amateur. Mais combien de professionnels, pendant des années, vendent peu ou pas du tout. Comment vivent-ils, comment font-ils face à la réalité ; c'est l'objet de l'enquête publiée dans le présent numéro (voir page 4). La photo ci-contre a été prise dans une académie de peinture de Paris.

MIEUX nous connaissons la littérature des autres peuples, mieux nous comprendrons leur manière de vivre. Le reconnaissance de cet axiome a fait de la traduction des œuvres étrangères de littérature un des facteurs importants du Projet Majeur de l'Unesco pour l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident.

Le mois dernier, réuni à Paris, le Comité international chargé de conseiller l'Unesco sur la façon de mener à bien son projet majeur, a pu rendre publics quelques-uns des faits concernant l'activité croissante des Etats-membres de l'Unesco dans ce domaine : le premier volume des œuvres de Shakespeare en traduction arabe a été publié au Caire (un plan quinquennal prévoit la traduction en arabe de mille ouvrages au rythme de deux cents par an). La première version polonaise des *Mille et Une Nuits*, traduite directement de l'arabe, a été menée à bien à Varsovie. En U.R.S.S., vingt et un millions d'exemplaires d'ouvrages traduits du chinois ont été publiés, ainsi que huit millions et demi traduits de langues indiennes, trois millions de l'arabe et un million du persan. L'Académie nationale des Lettres de l'Inde traduit actuellement cent classiques occidentaux en quatorze langues indiennes. Le Japon a lancé un programme de trois ans pour la traduction d'œuvres importantes de philosophie japonaises en des langues occidentales, tandis qu'au Viet-nam a été entreprise la traduction de classiques vietnamiens en anglais. Bientôt, il y aura une chaire d'arabe dans toutes les treize universités d'Espagne. Le gouvernement français a adopté des mesures tendant à donner plus d'importance, dans l'enseignement secondaire, au monde musulman et aux grandes civilisations de l'Orient.

Au cours du Congrès international du P.E.N., qui a eu lieu à Tokyo en septembre dernier, a été organisé, avec le concours de l'Unesco, un entretien sur le problème des échanges et influencés entre les littératures d'Orient et d'Occident. Le Congrès a adopté une importante résolution sur la traduction d'œuvres littéraires, demandant une amélioration générale du statut des traducteurs et priant le P.E.N. et l'Unesco de patronner la formation dans les pays d'Asie d'un plus grand nombre de traducteurs occidentaux. Cette résolution demandait aux auteurs occidentaux, appartenant au P.E.N., de faciliter la traduction de leurs œuvres dans les pays économiquement sous-développés « en acceptant, chaque fois que c'est possible, de percevoir des droits d'auteur d'un montant purement symbolique ».

On relève, en outre, dans cette résolution : « Il est si urgent d'encourager la publication, dans les pays d'Occident, de traductions d'œuvres asiatiques importantes, que la pratique des comptes rendus critiques habituellement suivie dans les pays occidentaux est insuffisante dans le cas de ces œuvres. » Tous les centres P.E.N. de l'Occident sont donc priés de favoriser dans ces pays l'établissement d'un système de comptes rendus critiques préliminaires, grâce auquel les œuvres dont l'intérêt serait signalé feraient ensuite l'objet de comptes rendus détaillés dans les principaux journaux et périodiques.

Le Congrès de Tokyo a lancé en outre un appel pour que, dans tous les pays, des prix soient accordés pour les traductions particulièrement remarquables d'œuvres de pays non occidentaux et qu'une intervention directe soit faite en faveur de la traduction et l'édition d'œuvres, telles que les recueils de poésie, dont la publication n'est jamais lucrative sur le plan commercial.

LES GITANS PARCOURENT LE MONDE DEPUIS 2000 ANS

par Gerald Barry

Photos © Paul Almasy

ILS SONT CINQ A SIX MILLIONS de par le monde, et il n'y a guère de pays où l'on n'en trouve pas. Tous ont le teint basané, les cheveux et les yeux noirs. Ils ont apporté à la civilisation mondiale plus qu'un don inné pour la musique. Parmi les tziganes il y a des écrivains de renom, des philosophes, des poètes, des danseurs, des artistes. Mais l'appel de la route continue à harceler le plus grand nombre. La photo de gauche montre des artistes tziganes dans un cabaret; celle de droite, prise à Paris, représente la roulotte de Django Rheinhardt, un des grands noms du jazz. Devant la porte, on aperçoit sa veuve, et sur les marches, son fils, guitariste comme lui.



LANS la chaleur et la poussière de ce 17 août 1427, la porte d'Orléans que prenaient pour sortir de Paris les pèlerins allant à St-Jacques de Compostelle était assiégée par une horde d'étrangers au singulier aspect, qui réclamaient à grand vacarme l'entrée de la ville. Femmes onduleuses, hommes sveltes, vifs et basanés, tous avaient les cheveux luisants, d'un noir de jais, et des yeux perçants qui brillaient comme des escarboucles, profondément enfoncés dans leurs faces cuivrées aux pommettes saillantes.

Dans un tintamarre de cloches et de crécelles aux vives couleurs, tous semblaient crier à l'envi dans une langue étrange et inconnue. Les chefs arboraient de riches vêtements écarlates et pourpres, bigarrés d'un éclatant vert émeraude; leurs mains gantées étincelaient de bijoux primitifs et de leurs épaules tombaient des capes de brocart « entièrement semées de gros boutons d'argent ».

En une sorte de jargon mi-latin mi-français, ils finirent par se faire entendre des gardes et par se présenter : le Très Honorable Lord Paniel, duc de la Petite-Egypte, et Thomas, comte de la Petite-Egypte, accompagnés de leurs suivants, gardes du corps et domestiques, formant un total de cent vingt personnes. Ils exhibèrent leurs lettres de créance, adressées par Sa Sainteté le Pape Martin V à Sa Majesté Très Chrétienne Charles VII, Roi de France.

Le Sceau du Pêcheur apposé sur le document apostolique étant d'une indiscutable authenticité, les gardes leur ouvrirent les portes de la ville et de la Cour : les tziganes se trouvaient dans Paris.

Le récit qu'ils firent au Roi, le même récit qu'ils débitèrent pendant les dix années suivantes dans presque toutes les cours d'Europe et que les tziganes eux-mêmes appellent traditionnellement « la grande supercherie », était le suivant : Lors de la fuite en Egypte, qu'elle avait entreprise pour échapper à la fureur du roi Hérode, la Sainte Famille avait supplié les tribus tziganes de lui donner secours et abri. Ces tribus s'étaient refusées à lui prêter la moindre assistance pour ne pas s'attirer le courroux du Pharaon, et Dieu frappa d'un terrible anathème tous ceux de leur race, qu'il condamna à vagabonder éternellement, entourés de mépris et de haine.

Selon leurs dires, ils venaient eux-mêmes d'être chassés par les Sarrasins de leur patrie, la Petite-Egypte (chose étonnante, personne ne semble avoir jamais mis en doute l'existence de ce pays imaginaire...); ils avaient erré à travers la Bohême et l'Allemagne et s'étaient finalement jetés aux genoux du Pape, qui les avait absous en leur imposant pour pénitence de visiter sept années durant toutes les principales églises d'Europe. Ayant entendu ce récit, le Roi ne put que leur accorder le bénéfice du doute...

Ils reçurent donc un sauf-conduit et la ville leur fut ouverte, pour peu de temps hélas, car leurs innombrables larcins et les coupes réglées auxquelles ils soumettaient les



poulaillers ne tardèrent pas à attirer sur eux la fureur des Parisiens. Cette fureur, pourtant, ne laissait pas d'être tempérée par certaine rumeur, qui attribuait à ces singuliers personnages d'extraordinaires dons de divination. Le nombre de ceux qui vinrent les consulter fut même tel qu'un mois plus tard, exactement, l'Archevêque de Paris dénonçait publiquement et solennellement en chaire « ces sorciers et diseurs de bonne aventure » ; il les excommunia en bloc et les fit chasser de la ville, après quoi il frappa également d'excommunication tous ceux qui avaient eu recours à eux.

Les tziganes déguerpirent, mais n'allèrent pas tarder à reparaitre. Quelques semaines plus tard, en effet, ils surgissaient à Amiens, où ils recevaient huit livres-or et un sauf-conduit. Trois ans après, selon un document conservé à l'Archivo Historico Provincial de Huesca, ils avaient massivement pénétré en Espagne où ils avaient reçu un accueil joyeux et hospitalier, obtenant même du Roi des privilèges presque inimaginables.

C'est seulement à une date toute récente que les savants ont pu déterminer avec quelque exactitude l'origine et la nature de ce peuple mystérieux. Jusque-là, les tziganes avaient toujours été considérés comme posant une énigme ethnique presque insoluble. On les tenait tantôt pour des Egyptiens et tantôt pour des Bohémiens de l'Europe centrale, certains allant même jusqu'à voir en eux une tribu perdue d'Israël alors que d'autres en faisaient un rameau de la population manichéenne de Perse. Egalement fausses, toutes ces théories contenaient pourtant une part de vérité

et témoignaient de migrations opérées par les peuples en question au cours des deux mille dernières années.

De récentes expéditions conduites par de savants universitaires dans la région du Karakorum (située entre la partie méridionale de l'Himalaya occidentale et le rameau occidental du Kouen-loun au nord) ont établi l'existence réelle, dans l'Inde, du légendaire empire de tentes de Karak-Khiton. On a trouvé çà et là des tribus indiennes qui parlent encore un idiome presque identique à celui des tribus tziganes les plus pures. Rameau prakrit de la langue sanscrite, cet idiome romani (de *Rom*, nom collectif de toute la race tzigane, qui signifie aussi simplement « homme ») offre une particularité frappante : on n'y relève aucune trace de la réforme qui modifia de fond en comble la langue sanscrite au début du premier siècle de notre ère. C'est là le principal argument sur lequel les spécialistes se fondent pour conclure qu'à l'époque des invasions mongoles, cette race s'est séparée des autres peuples de langue sanscrite pour émigrer vers la Perse, en deux grandes vagues.

Elle était formée d'individus de caste inférieure mais jouissant d'une grande renommée comme musiciens, dompteurs de chevaux et maîtres dans l'art de travailler l'or et l'argent. Ce sont surtout leurs dons musicaux qui les firent tout d'abord accueillir en Perse, où ils reçurent le nom de *Louri*, sous lequel ils sont encore connus actuellement en Iran. Ils semblent avoir très longuement séjourné dans ce pays, où ces

Suite
au
verso



Une fois par an, tous les "Rom" du monde se donnent rendez-vous

talents de musiciens, ceux de dompteurs de chevaux et ceux de travailleurs des métaux leur assurèrent la meilleure hospitalité.

On s'accorde généralement à faire dater de cette époque la transformation que subit, au contact du manichéisme, leur culte de la nature qu'ils avaient apporté de l'Inde. Cela expliquerait en grande partie la déconcertante dualité d'attitude morale et religieuse qu'ils ont encore aujourd'hui. Les symboles manichéens abondent dans les tarots, dont ils se servent pour dire la bonne aventure et qu'ils introduisirent en Europe au *xiv^e* siècle. Durant son long séjour en Perse, cette race semble s'être divisée de façon permanente en cinq grandes tribus, division qui existe encore de nos jours malgré la modernisation de la nomenclature.

Au cours des siècles, de nouvelles persécutions entraînèrent un nouvel exode en masse. Après avoir traversé la Syrie, ceux que nous connaissons maintenant sous le nom de *Rom*, de *Manouche* et de *Sinti* (travailleurs de métaux, musiciens et vanniers, et dompteurs d'animaux) parvinrent en Arménie. Ils s'y scindèrent en deux groupes dont l'un, franchissant le Caucase, vint jusqu'en Géorgie et en Russie, tandis que l'autre traversait l'Anatolie pour atteindre la Turquie où allait se produire une nouvelle scission. Un groupe important poussa vers le nord jusqu'en Roumanie, en Hongrie et en Bohême, alors qu'un autre, traversant la mer, débarquait en Crète et s'installait à Corfou.

Le franciscain Simeonis, chroniqueur contemporain, situe cette dernière émigration au début du *xiv^e* siècle. La *Chronique de Dalimil*, ancien ouvrage tchèque rédigé en 1360, souligne l'étrangeté de la langue que parlaient ces gens et leur curieuse façon de mendier. En Grèce, ils furent connus sous le nom d'*Acingani*, qu'ils conservent encore et d'où semble dériver tant la forme italienne *Zingari* que la forme hongroise *Czigany*, plus connue. Un vieux manuscrit géorgien parle d'une singulière cohorte de sorciers appelés *Atsincan* que l'empereur byzantin Constantin Monomachus (dont le règne s'étendit de 1040 à 1055) dépêcha vers Constantinople avec mission de détruire les bêtes fauves qui ravageaient les chasses impériales.

Trouver à ces nomades invétérés une place dans notre civilisation

A peu près à l'époque où eut lieu le premier grand exode de Perse, un second groupe, composé des tribus qui s'appellent maintenant *Gitans* ou *Kale*, descendit à travers l'Arabie, remonta les rives de la mer Rouge, traversa la Palestine et parvint en Egypte où il séjourna fort longtemps. Chassées plus tard par les invasions musulmanes, ces tribus traversèrent la Libye, longèrent la côte nord-africaine et passèrent en Espagne.

Les tziganes arrivèrent en Angleterre vers 1490. Un groupe s'embarqua pour l'Irlande tandis qu'un autre, conduit par John Faw qui se disait comte de la Petite-Egypte, était reçu à la Cour d'Ecosse par Jacques IV; une ordonnance de ce roi, en date de 1504, conféra audit John Faw l'autorité suprême sur tous ses sujets tziganes. Dès le début du *xv^e* siècle, des tribus romani se trouvaient installées dans tous les pays d'Europe.

De 1555 à 1780, une formidable vague de persécution déferla sur toute la chrétienté, où ces gens furent dénoncés comme hérétiques et sorciers. Ils n'en réussirent pas moins à survivre et à garder intacts leur langue, leurs coutumes, leurs tabous et leurs métiers. Après que l'impératrice Marie-Thérèse eût vainement tenté de les fixer dans des villages, son fils Joseph II, en abolissant le servage, leur accorda le droit de se déplacer à leur gré. Au cours du siècle dernier, l'empereur François-Joseph, non content de les admettre à la Cour, rédigea lui-même une grammaire fort complète de langue romani, qu'il avait appris à parler couramment.

A mesure que le particularisme chauvin s'affirmait en Europe, le parfait mépris des tziganes pour les frontières souleva naturellement des problèmes politiques à peu près

insolubles. Dès le début du *xix^e* siècle, ils avaient pénétré aux Etats-Unis d'Amérique et, en 1846, plus de 100 000 d'entre eux se trouvaient établis en Amérique du Nord; fait digne de remarque, l'importante colonie tzigane de l'Etat de Pennsylvanie est celle qui parle le plus pur des quatorze dialectes romani actuellement en usage. Enfin, de nombreuses tribus s'installèrent dans toutes les républiques sud-américaines.

Au cours de la dernière guerre, plus de 500 000 tziganes périrent dans les chambres à gaz et les camps de concentration. Beaucoup de ceux qui purent s'échapper combattirent avec une loyauté et une bravoure remarquables dans les forces alliées clandestines. Il est intéressant de rappeler à cet égard qu'à la faveur de la terreur quasi superstitieuse que ces gens inspiraient à l'armée d'occupation ennemie, ils purent aider plusieurs centaines de juifs, internés dans les camps de concentration de France, à s'évader et passer en zone neutre, sous la direction occulte d'un éminent prêtre de Poitiers, le R.P. Fleury de la Société de Jésus; en récompense de ces services, celui-ci, vers la fin de la guerre, fut nommé par les autorités catholiques françaises aumônier général de tous les tziganes et nomades de France.

Aujourd'hui, ce savant et homme d'église hors de pair, suivi en cela par nombre de ses confrères et par de multiples personnalités des milieux judiciaires et administratifs, s'inquiète à juste titre de l'avenir des tziganes, dont les circonstances mêmes de leur survivance historique font des nomades invétérés. Le problème est de trouver à ce peuple une place dans notre civilisation moderne et, comme il existe cinq ou six millions de tziganes de par le monde, le problème requiert impérieusement une solution.



Photo © Paul Almay

SUR LES ROUTES. Dans des voitures tirées par des chevaux, sur des mulets et des ânes (photo ci-dessus prise à Murcie, Espagne) et aussi, parfois, dans des camions, ils roulent sur les chemins du monde. Mais une fois par an tous les « Rom » se retrouvent au grand pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer, dans le sud de la France. Ils viennent y vénérer sainte Sarah et les Maries de Béthanie (photo, page opposée).

GITANS (suite)



Photo R.T.F., Paris

De même que le vent transporte le pollen et les graines de plantes exotiques pour donner force et variété à la flore autochtone, ces tribus apportent avec elles différents types de comportement, des traditions, une musique et, ce qui peut-être prime tout, une intuition des forces de la nature qu'elles ont conservés dans leur mémoire ethnique et que notre conception urbaine de la vie risque de nous faire oublier et perdre.

Tous les grands compositeurs hongrois ont confirmé que si les tziganes n'ont pas apporté en musique un langage essentiellement original, on leur doit du moins d'avoir préservé, par leur traditionalisme, des formes musicales proprement magyares, que le peuple magyar avait lui-même oubliées. Aux Etats-Unis, Duke Ellington estime que Django Rheinhardt a peut-être plus fortement contribué que quiconque à la diffusion universelle du bon jazz en tant que mode d'expression musicale. Depuis le XVIII^e siècle, les *Gitanos* ont ranimé la musique espagnole, inspirant des compositeurs de génie tels que de Falla, Albeniz, Granados et Segovia.

Il suffit de vivre avec eux pour que les préjugés s'effacent

MAIS la musique n'est que l'un des domaines où les tziganes ont apporté d'utiles contributions. Le regretté Tikno Adjams, de l'université de Louvain, qui fut non seulement un grand philosophe de l'école de Bergson, mais aussi un très fin poète, est toujours resté en étroite communion spirituelle avec ceux de sa race.

Depuis 1930, les Soviétiques (1) font paraître un journal tzigane qui porte le titre surprenant de *O nevo Drom* (la Voie Nouvelle) et ont découvert chez les nomades un grand nombre d'excellents écrivains. Pendant la guerre, le théâtre tzigane de Moscou était indubitablement le plus populaire de tous les spectacles. Entre les deux guerres a été créée à Uzhord (Ruthénie) une célèbre école tzigane de garçons spécialement conçue en fonction des besoins par-

(1) Le 5 octobre 1956, un décret du Présidium du Soviet Suprême de l'U.R.S.S. a fait obligation aux derniers gitans nomades du pays de mener une vie sédentaire. Le droit de choisir le lieu de résidence leur a été octroyé. Des mesures ont été prises sur le plan local pour faciliter leur initiation aux travaux des villes et des champs.

ticuliers de ses élèves. Plus tard, une école analogue s'est ouverte à Kygor (Moravie méridionale) ; un élève des classes secondaires de cet établissement a récemment écrit une excellente histoire du peuple tzigane et a depuis, en suivant les traces de Georges Barrow qui traduisit le premier la Bible en romani, participé à une nouvelle traduction de l'Écriture dans la langue des tziganes.

En France, les sociologues modernes se sont souciés des fâcheux effets que subit le nomade contraint de mener une vie sédentaire dans les villes, où il ne tarde pas à dégénérer lamentablement. Le R.P. Fleury a eu l'idée de transformer en écoles itinérantes de grands autocars qui suivent les caravanes, maintenant motorisées pour la plupart. Il est en effet certainement possible de trouver de jeunes éducateurs qui, tout en respectant sur des points essentiels le mode de vie de ces populations, et à condition de bien comprendre leurs problèmes, soient prêts à les suivre dans leurs déplacements, en adaptant à leur cas particulier les principes de la psychopédagogie moderne.

Il suffit de vivre et de travailler avec les tziganes pour que les plus tenaces préjugés s'effacent rapidement. Les délits qu'ils commettent et leur manque d'hygiène ne résultent bien souvent que de l'oppression acharnée dont ils ont été victimes.

Ceux qui aimeraient voir de plus près les tribus tziganes sous leurs aspects les plus variés ne sauraient mieux faire, s'ils se trouvent en Europe, que de se rendre à l'assemblée qui, chaque année, du 24 au 26 mai, ramène les romani du monde entier dans la région sauvage de la Camargue, au sud de la France. A quelques kilomètres à peine d'Arles, le célèbre Pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer est marqué par la plus grande dévotion. Tous les *Rom* y viennent vénérer, avec les Maries de Béthanie, leur propre patronne, sainte Sarah, dont la chasse repose dans la curieuse et mystérieuse crypte mithriaque de la vieille église romane. Riches propriétaires de cirques, avocats, poètes, artistes, artisans, musiciens et danseurs, qu'ils soient romani, manouche, sinti, gitans ou kali, tous s'y retrouvent, avec leurs nombreuses différences et aussi leurs similitudes ; ils viennent de tous les points du globe, d'outre-Atlantique comme d'Europe orientale, car c'est là le carrefour des chemins que suivent toutes les caravanes tziganes du monde.

DANS UN FAUBOURG DE GRENADE (Espagne), la colline de Sacromonte, habité uniquement par des gitans, l'école est de conception très moderne. Les cours sont donnés en plein air. Ainsi, la classe de géographie se passe au-dehors, devant une énorme carte en relief (et en ciment) de l'Espagne. Sur cette photo, des élèves imitent la forme des lettres de l'alphabet.

Photo © Paul Almasy



LES GITANS A L'ÉCOLE

VOICI, choisis au hasard, quelques pays parmi ceux qui se préoccupent des moyens d'assurer l'éducation nécessaire aux enfants des Rom. Presque tous les gouvernements admettent que c'est là un des nombreux problèmes d'éducation qu'il est indispensable de résoudre. Les travailleurs sociaux qui ont été chargés jusqu'ici par les gouvernements de s'occuper de cette difficile question, s'estiment récompensés et satisfaits de ce qu'ils ont pu faire.

Parmi tous ceux qui ont consacré d'inlassables efforts à améliorer le sort de ces populations, il faut citer du moins Walter Starkie de Trinity College (Dublin), qui fut longtemps directeur de l'Institut britannique de Madrid; l'Abbé Fleury S.J. de Poitiers; l'Abbé Barthélémy, de Verdun, qui est servi par une parfaite connaissance du romani; C.H. Tellhagen, du Nordiska Museum de Stockholm, et Ivar Lo-Johannson, l'un des écrivains les plus populaires de Suède.

Tous s'accordent sur un point : même lorsque les enfants tziganes fréquentent les établissements d'Etat, il est absolument indispensable de prévoir pour eux des dispositions spéciales, surtout dans l'enseignement primaire : large tolérance en matière de discipline, assouplissement des horaires pour éviter l'impression de réclusion. A ces conditions, il devrait être possible d'assimiler les groupes d'âge de 10 à 15 ans.

Une intéressante proposition a été faite par l'écrivain français Jean-Louis Febvre, auteur d'ouvrages sur la tradition tzigane. A son avis, les assistants sociaux de tous pays qui s'occupent des problèmes tziganes, devraient profiter de l'assemblée annuelle

des Rom, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, pour examiner avec les Anciens de toutes les tribus les questions de ce genre, qui exigent une prompt solution. Il existe des précédents historiques pour la convocation d'un immense « Rômani Kriss » ou Conseil des Tziganes. Les Anciens sont très au courant des coutumes des différentes tribus et, pour citer l'ouvrage de M. Febvre, « Les Fils du Vent », « leurs coutumes peuvent nous donner plus d'une leçon » (1).

ANGLETERRE. — Assimilation dans les établissements primaires de l'Etat et de l'Eglise depuis 1908. Un certain absentéisme, notamment au printemps. Un petit nombre poursuit des études secondaires.

FRANCE. — Expérience limitée d'école itinérante, sous le patronage de l'Eglise. Il n'existe pas, pour le moment, d'écoles d'Etat.

ESPAGNE. — Ecoles spéciales dans la zone de peuplement de Sacromonte, placées sous la juridiction du Gouverneur de Grenade.

U.R.S.S. — Il existe déjà dans les centres urbains importants des écoles tziganes adaptées aux besoins particuliers de cette catégorie de la population. Dans les zones rurales, une vaste campagne d'éducation est en cours avec l'aide de moniteurs itinérants. L'enseignement élémentaire est donné en romani et en russe. Création dans l'enseignement technique de classes répondant aux aptitudes particulières des tziganes.

MAROC. — Des écoles itinérantes pour

nomades ont été organisées sous la direction d'un ordre religieux avec un service central à Casablanca.

ALLEMAGNE. — Un essai d'assimilation a été entrepris dans les établissements d'Etat. Le Gouvernement étudie actuellement la question.

SUEDE. — En 1954, le Gouvernement suédois a chargé une Commission spéciale d'effectuer une enquête, qui a porté sur la quasi-totalité de la population tzigane suédoise. L'expérience actuelle des écoles itinérantes n'est pas considérée comme entièrement satisfaisante. Il est proposé de maintenir les écoles itinérantes pendant l'été, et de procéder, pendant l'hiver, à l'assimilation des enfants tziganes dans les établissements ordinaires de l'Etat, mais en y créant des classes spéciales comme il en existe pour les étrangers. Il est proposé de nommer un Conseiller permanent pour les affaires tziganes auprès du Département des Questions sociales.

FINLANDE. — En 1954, il y avait en Finlande 3 569 tziganes. D'après une enquête du Bureau des recherches du ministère des Questions sociales, un cinquième de cette population a fait des études primaires complètes; un quart, des études primaires incomplètes. Un tiers des tziganes adultes sont illettrés et les deux cinquièmes ne savent pas écrire. On étudie actuellement les moyens d'appliquer d'urgence les recommandations du Bureau.

(1) « Les Fils du Vent », Editions « La Toison d'Or », Paris.

La traduction dans le monde moderne

par E. Cary

« **D** EPUIS deux siècles, le monde civilisé est en train de gaspiller en pure perte une somme immense de travail en traduisant inlassablement dans toutes les langues les ouvrages qui paraissent dans l'une quelconque d'entre elles. »

C'est un orfèvre qui parle : Georges Margouliès, sinologue réputé et traducteur lui-même. Il pose sans équivoque un problème caractéristique du monde où nous vivons. Mais considérons les faits : *L'Index translationum* recense 27 617 ouvrages, traduits dans le monde pour 1956. Toute statistique honnête ne peut pécher que par omission. Ainsi, *L'Index* ne donne d'indications bibliographiques que pour 52 pays, sur la centaine qu'énumèrent les atlas, et, pour certains d'entre eux, les données sont fragmentaires.

Ce qu'il importe de signaler, surtout, c'est que l'édition ne représente qu'une faible partie du travail de traduction qui s'accomplit régulièrement de nos jours. La traduction technique, pour le moins aussi active que la traduction littéraire, ne se manifeste qu'incidemment par voie de volumes publiés en librairie. C'est sur des articles de revue, des textes de brevets, des notices, des catalogues, des photostats que travaille le traducteur technique, et le produit de son travail se transmet souvent confidentiellement, sur microfilms ou documents dactylographiés, par les soins de centres de documentation ou de bureaux privés. Et nous ne parlons même pas de la besogne journalièrement abattue par les anonymes traducteurs commerciaux, les fonctionnaires de ministères, les innombrables secrétaires bilingues, etc.

De son côté, l'Annuaire des Organisations Internationales de 1954, par exemple, recensait 1 138 organisations, sociétés, associations, unions, fédérations, etc., à caractère international. Là encore, la statistique ne peut pécher que par défaut. L'Annuaire ne couvre vraiment qu'une partie du monde, et dans celle-là même bon nombre de sociétés ne tiennent pas à se faire connaître.

En six ans, en France, 5 600 films sous-titrés

L ES organisations énumérées publient des centaines de périodiques, bi ou multilingues. Au cours de l'année 1954, elles ont convoqué plus de mille congrès, conférences, colloques, stages, etc., dont chacun a normalement exigé le concours de traducteurs, d'interprètes, de procès-verbalistes bilingues. On ne comptait pas moins de 72 interprètes à l'une des dernières Conférences internationales du Travail tenue à Genève.

Les chiffres sont incertains en ce qui concerne la traduction cinématographique.

On sait, par exemple, qu'entre 1946 et 1952, il a été sous-titré en France quelque 5 600 films et que 3 000 bandes ont été doublées. L'étude publiée par l'Unesco montre qu'en Italie, en Espagne, en Suède, en Turquie, au Brésil, en Allemagne la part des films étrangers est plus élevée encore qu'en France. Dans un pays comme l'Union Soviétique, c'est la production nationale elle-même qui se trouve automatiquement doublée dans les principales langues de l'union : ukrainien, biélorussien, géorgien, arménien, kirghiz, tadjik, etc. et vice versa. Quant à l'Organisation des Nations Unies, elle possède une production cinématographique propre : le film « Défense de la Paix », produit par l'ONU est doté de 18 versions linguistiques différentes.

Un jeune titan aux forces incalculables

C HEMIN faisant, nous n'avons évoqué que les provinces les plus célèbres que la traduction. Mais il n'est pas d'activité, aujourd'hui, qui puisse prétendre se passer de traduction. Pour acheter et vendre, pour construire des machines et pour résoudre des problèmes scientifiques, on est forcé de faire appel à des traducteurs. En l'espace de vingt-cinq ans, le nombre d'ouvrages traduits a doublé en France et quadruplé en Tchécoslovaquie. On joue trois fois plus de pièces étrangères sur les scènes parisiennes qu'il y a un quart de siècle. A cette époque, le doublage naissait à peine. Il y a un demi-siècle, il se tenait juste quelques conférences internationales par an, et elles employaient peu d'interprètes. La diplomatie traditionnelle a cédé la place à cet extraordinaire phénomène nouveau, qui s'appelle « vie internationale », qui entraîne dans son mouvement, ministres et savants, industriels et artistes — jeune titan aux forces incalculables et balbutiant toutes les langues à la fois.

Car voilà une autre donnée du problème.

Jusqu'à la Renaissance, le monde européen avait vécu dans l'illusion d'une langue universelle dont toutes les autres n'auraient été peu ou prou que d'accidentelles corruptions. Au XVIII^e siècle, un académicien traducteur, l'abbé Gédéon, affirmait encore péremptoirement que « traduire, c'est mettre en langue vulgaire un auteur ancien, soit grec, soit latin ».

La Renaissance a entrebâillé la porte à ces langues « vulgaires ». Elle ne prévoyait pas la ruée qui allait suivre. Très vite, il a fallu non seulement relier ces langues au latin, mais entre elles une à une. Et l'on n'allait pas tarder à s'apercevoir qu'en dehors de la sphère gréco-latine existaient d'immenses régions de culture

non moins riche et non moins ancienne. Dans l'Inde seule, on compte plus de cent langues et dialectes, dont six langues parlées par plus de vingt millions de personnes chacune. La Bible a été traduite, en tout ou partie, en 1 353 idiomes par les seuls soins de la Société biblique, sans préjudice des efforts accomplis par ailleurs.

L'homme de la rue commence, de nos jours, à admettre qu'il existe effectivement des langues différentes, et que, somme toute, elles se valent peut-être. Il y a là une révolution profonde, un bouleversement d'habitudes vieilles comme le monde. Dans toutes les civilisations, l'usage d'une certaine langue est un signe premier d'humanité. Le Slave est celui qui a le don du *slovo*, de la parole, l'étranger étant le « muet ». Pour les Chinois anciens, parler une langue étrangère, c'était se vouer à un destin de Barbare, c'est-à-dire à un sort extrahumain.

Cette reconnaissance de la diversité linguistique du genre humain est sans doute plus lourde de sens qu'on ne le discerne encore généralement. A la suspicion et à la peur superstitieuse de l'étranger, peut désormais succéder l'effort de compréhension indispensable à une humanité dont l'efficacité technique a brusquement atteint l'échelle planétaire. Après avoir vécu pendant des millénaires en marge des préoccupations quotidiennes des hommes, le traducteur se trouve soudain associé au souci central et devient l'un des principaux artisans de la nouvelle ère d'humanité sans barrières qui se crée sous nos yeux. Après avoir joué les excentriques et les monstres, le voilà admis au rang des innombrables auxiliaires, indispensables et quotidiens.

Tels sont donc les faits, quelques-uns des faits.

« Un livre non traduit n'est qu'à demi publié »

C ONVIENT-IL, pour autant, de crier au gaspillage et à la perte de temps et d'efforts ? Faut-il regretter l'ère des barrières closes ou appeler de ses vœux une totale uniformisation linguistique pour l'avenir ?

Sans doute l'immobilité ne manque-t-elle pas de charme et des périodes statiques ont-elles parfois été riches de vertus. Mais le monde actuel est un monde en mouvement — comme la vie elle-même — et tout mouvement entraîne une dépense de forces. La traduction est une des formes de ce mouvement général. Elle est devenue nécessaire à la vie de la société moderne, dont elle accélère et assouplit le rythme.

Si, pour le corps social, les opérations de

Suite
au
verso



VLADIMIR
LENINE

JULES
VERNE



LÉON
TOLSTOI

MAXIME
GORKI



WILLIAM
SHAKESPEARE

MICKEY
SPILLANE



ANTON
TCHEKOV

KARL
MARX



VOICI LES A

AUTEURS	Nombre de traductions en 1956
LENINE, V.I.	331
VERNE, J.	143
TOLSTOI, L.N.	134
GORKI, M.	107
SPILLANE, M.	104
« BIBLE »	99
SHAKESPEARE, W.	89
TCHEKOV, A.P.	84
MARX, K.	81
LONDON, J.	77

LES DONNÉES DE CE TABLEAU SONT TIRÉES DE

La traduction (Suite)

traduction additionnées représentent effectivement une dépense de forces colossale, cette dépense est loin d'être stérile. Loin d'amenuiser l'efficacité des activités qu'elle sert, la traduction la décuple. L'impression, de même, exige des cerveaux et des bras, mais c'est grâce à elle que chaque livre est lu à des milliers d'exemplaires et qu'il s'écrit des milliers d'ouvrages là où il ne s'en écrivait qu'un. La traduction prolonge cet effort de popularisation de toutes les connaissances. Ernest Renan affirmait déjà qu'un livre non traduit n'est qu'à demi publié.

Bien plus. En établissant les contacts, c'est un enrichissement considérable qu'apporte la traduction à toutes les formes de culture. Littérature, philosophie, science trouvent en dehors des frontières nationales des éléments qu'elles chercheraient en vain à puiser en leur propre sein.

Il n'est pas exagéré de dire par surcroît qu'à une culture saine et vigoureuse, pareille confrontation permet de dégager son originalité propre, de prendre conscience de son moi. Toutes les littératures ont commencé par des traductions. *La Défense et Illustration de la Langue française* se présente d'abord comme un traité de traduction.

Dans ses entretiens avec Eckermann, Goethe a prophétisé et salué l'avènement d'une littérature universelle. Le xx^e siècle a effectivement sanctionné l'unité de notre globe. Il a fait pénétrer dans la conscience des hommes la notion de leur interdépendance à l'échelle planétaire. Ce mot ne signifie nullement fusion des moyens d'expression particuliers et n'implique aucun nivellement. Jamais, peut-être, le sentiment national et le désir d'originalité culturelle n'ont été plus aigus sur tous les continents. Analysant cette « prise de conscience planétaire », un Thornton Wilder a pu dire qu'il voyait là un nouvel élargissement de la conscience humaine. Désormais, pour reprendre ses propres termes, « chaque auteur réagit d'une façon nouvelle à sa propre langue, à son propre milieu ».

La traduction est devenue une des fonctions humaines fondamentales. Le traducteur, cet incompris, a quitté sa tour d'ivoire. Il est descendu sur la place, est entré dans les ateliers et les boutiques, dans les conseils des grands et les rondes enfantines. Il est l'inlassable jeteur de ponts, placé au cœur même d'un univers qui a fait sienne la devise du sage de Weimar : « L'important est de voyager. »

BABEL

revue internationale de la traduction publiée par la Fédération Internationale des Traducteurs avec le concours de l'UNESCO
SOMMAIRE du Numéro Spécial, paraissant en avril et consacré à la Traduction en Asie (bilingue, français-anglais).

- E. CARY La traduction en Asie.
Joseph NEEDHAM... Translation of Old Chinese Scientific and Technical Texts.
Prabhakar MACHWE The Problem of Translation between Hindi and other Indian languages.
A.L. GARDNER Organisation of the Translating Service of INSDOC.
M. ASABUKI..... Le traducteur et la traduction en Asie (interview).
Mikio HIRAMATSU. Present Status of Japanese Translators.
Boonia KUNJARA.. Problems of Translation in Thailand.
U San HTWAR The Burma Translation Society: its Activities and Problems.
Prabhakar MACHWE The Translation Programme of Sahitya Akademi (India).
E. YAR CHATER .. L'Institut Royal de Traduction et de Publication de Téhéran (Iran).
M. SPITZER Hebrew Translation in Israel.

BABEL est en vente chez tous les agents de l'UNESCO et chez BABEL-VERLAG, Bonn (Allemagne), Hausdorffstrasse.

UTEURS LES PLUS TRADUITS EN 1956

(nombre d'ouvrages traduits par pays)

Allemagne	Argentine	Australie	Autriche	Brésil	Bulgarie	Danemark	Espagne	Etats-Unis d'Amér.	Ethiopie	Finlande	France	Grèce	Hongrie	Inde	Israël	Italie	Japon	Monaco	Norvège	Pays-Bas	Pologne	Portugal	Roumanie	Royaume-Uni	Suède	Suisse	Tchécoslovaquie	Turquie	U.R.S.S.	Yougoslavie
7					7							2	3			5	9		1	1	6		18		1	10		(257)	4	
1			1			3	(31)	5		2			5	1	13	29	1			6	2		4	4	3		8	1	13	10
7					4	2	7	5			4	1	4	17	7	2	12		1	3	5	3	2			4	4	3	(36)	1
4				1	1						3	3	5	7	4	1	6			1	5		10				7		(47)	2
						1				2						1	5				2							(89)		
(28)		8		2			4	11	15		12			5	2	3	1		1	11					1	1	2		1	
4			2	(10)	1	1	4		2	1	1	1	4	3	7	9	3			4	7	5	4		1	1	2	3	7	2
6					1			5			7	1	2	4	2	2	(16)	1	1	3	2	1	1		2	1	2	3	(16)	4
1				1	2						3	3	2	1	5	6	9				3	3		5	1		6		(26)	5
3	2		1		2	2							2	1	4	4	2		(18)	1	4				2	1	3	5	6	14

L'ÉDITION 1958 DE L' " INDEX TRANSLATIONUM ", REPERTOIRE INTERNATIONAL DES TRADUCTIONS PUBLIÉ PAR L'UNESCO (VOIR PAGE 35).

Pour que l'Occident puisse lire l'Orient (et vice-versa)

par Robert L. Collison

On serait facilement tenté de considérer l'*Index translationum* comme une simple bibliographie. Il se présente, en effet, sous l'aspect d'un ouvrage de ce genre, et ce sont des renseignements bibliographiques qu'y cherchent l'immense majorité des usagers. Les bibliothécaires des services de référence remettent volontiers l'*Index* aux lecteurs qui désirent savoir si tel livre existe en traduction, et ils y puisent fréquemment eux-mêmes certains renseignements tels que le titre original des œuvres traduites. A ces diverses fins, l'*Index* constitue un merveilleux instrument de travail, dont les listes déjà imposantes s'allongent chaque année et ne tarderont pas à englober la littérature du monde entier. S'il n'était donc que cela, il n'y aurait aucune raison de lui faire une place à part parmi tant d'autres excellentes bibliographies internationales dont nous disposons actuellement.

Mais, utiliser l'*Index translationum* uniquement comme on utiliserait une bibliographie des ouvrages consacrés à l'iodie, à la gérontologie ou à la généalogie serait, toutefois, méconnaître entièrement l'intérêt qu'il présente, comme document humain, du point de vue des échanges culturels, dont l'importance ne cesse de croître. L'histoire de la traduction n'a jamais été convenablement écrite, et il est même possible que ce soit une tâche irréalisable. Qui

pourrait, en effet, mesurer l'influence d'une idée, ou établir avec rigueur une courbe illustrant comment cette influence s'affaiblit à mesure que s'allongent les délais de transmission? Telles sont les réflexions qui viennent à l'esprit lorsqu'on feuillette l'*Index* et qu'on voit combien peu d'ouvrages sont traduits peu après leur parution.

Mais il y a plus encore. Si certains livres privilégiés sont immédiatement traduits en plusieurs langues, il peut arriver, néanmoins, que leur champ linguistique demeure limité géographiquement. L'*Index translationum* pour 1953 nous apprend, par exemple, qu'au bout d'un an *Naufragé volontaire*, d'Alain Bombard, avait déjà été traduit du français en neuf autres langues (danois, néerlandais, anglais, allemand, finlandais, italien, norvégien, espagnol et suédois) — succès qui paraît immense jusqu'au moment où l'on s'avise qu'aucune langue d'Asie ou d'Europe orientale ne figure dans cette liste. On trouvait dans une revue un tableau analytique des échanges culturels qui ont eu lieu, la même année, par voie de traductions, entre l'Asie et l'Occident. Dressé d'après l'*Index translationum*, ce tableau n'est pas complet, puisque certains pays n'y figurent pas. Il donne cependant une idée assez juste de la situation actuelle, et rien

Suite
au
verso

“Le Grand Meaulnes” a attendu 16 ans avant d’être traduit en anglais

ne porte à croire que l'étude d'autres années donnerait des résultats sensiblement différents.

Cette analyse montre que des traductions en diverses langues asiatiques — celles du Cambodge, de Ceylan, de l'Égypte, de l'Inde et de l'Indonésie — ont été faites à partir du polonais, du russe, de l'allemand, du norvégien, du grec ancien, du néerlandais, du français, de l'italien et de l'anglais. (Nous avons laissé le Japon de côté, car les 1299 traductions en japonais auraient faussé l'image que donnent de la situation les statistiques des autres pays.) On remarquera l'absence, parmi les langues énumérées ci-dessus, de l'espagnol et du portugais, qui sont pourtant utilisés non seulement dans la péninsule ibérique mais aussi dans toute l'Amérique latine. Cela signifie que l'Asie continuera à ignorer presque entièrement l'œuvre de grands romanciers contemporains de l'Amérique du Sud, tels le Paraguayen Gabriel Casaccia, le Colombien Eduardo Caballero Calderón et le Brésilien Mario de Andrade (1893-1945), qui est la grande figure du mouvement littéraire contemporain dans son pays.

Le monde occidental n'est d'ailleurs guère mieux en mesure d'apprécier la production littéraire de l'Amérique latine. Peu d'Européens connaissent le grand écrivain argentin qu'est Victoria Ocampo et ses travaux de critique littéraire sur Dante, Keyserling, Virginia Woolf, etc. Traduire un poète est sans doute une tâche particulièrement ardue ; mais ce n'est pas une raison suffisante pour que l'on ignore, en dehors du monde de langue espagnole, des écrivains aussi éminents que l'Équatorien Jorge Carrera Andrade, l'Andalou Jose Luis Cano ou le Vénézuélien Miguel Otero Silva.

La situation est plus grave encore pour les langues d'Asie. L'analyse montre que l'Occident est avantagé dans les échanges culturels, car il peut lire en traduction de nombreux ouvrages, provenant de pays variés. Pourtant, tous les genres de livres sont loin d'être également traduits. Les préférences vont aux ouvrages anciens et aux œuvres de quelques écrivains remarquables, tels que Sri Aurobindo, Das Gupta, Tagore, Gandhi, Nehru, etc. ; en revanche, d'immenses domaines demeurent inexplorés. C'est ainsi que des poètes de langue télougou, comme Viresalingam, Guruzada, Nanduri et Devulapalli, ne sont connus en Occident que des spécialistes. Les poèmes de Kuo Mo-jo, l'actuel président de l'Académie chinoise des sciences, ainsi que les romans de Pa Chin, de Mao Tun et de Ting Ling, la plus célèbre femme de lettres chinoise, n'existent guère encore que dans leur langue originale, et l'Occident n'a pu lire ni la *Femme aux cheveux blancs* (pièce écrite en collaboration par divers membres de l'Académie Lu Hsun de Yen-an), ni *Jeholiah et sa solitude*, que Taghi Mudarasi a récemment publié à Téhéran.

Mâle et Focillon sont presque inconnus de ceux qui ne savent pas le français

C'est en 1930 que Musil, longtemps méconnu en Autriche, sa patrie, autant qu'en Allemagne, écrivit son roman *Der Mann ohne Eigenschaften*, dont la traduction anglaise n'a commencé à paraître qu'en 1953. Bien que cette traduction ait été chaleureusement accueillie et ait remporté un certain succès littéraire, son influence n'est guère comparable à celle qu'exerça la traduction de Proust par C. K. Scott Moncrieff, que les lecteurs de langue anglaise eurent entre les mains peu après la parution de l'œuvre originale. Le succès du *Grand Meaulnes* d'Alain Fournier, qui dut attendre seize ans avant d'être traduit en anglais, ne peut, de ce fait, se comparer à celui des œuvres de Kafka, que l'on put très vite lire dans d'autres langues. Cet état de choses n'a pas changé : les œuvres de Solomos, poète grec du XIX^e siècle, et celles de l'écrivain suisse Robert Walser (que ses compatriotes découvrent seulement aujourd'hui, à la faveur d'une réédition de ses œuvres) n'ont pas encore été traduites ; et c'est seulement maintenant que l'on traduit celles du réaliste danois Hans Kirk et du Letton K. Skalbe.

Cet état de choses n'est d'ailleurs pas particulier aux

ouvrages d'imagination. Dans le domaine de l'art, les œuvres d'Emile Mâle et d'Henri Focillon sont en grande partie inconnues de ceux qui ne savent pas le français. Hors de France, par exemple, même les spécialistes du moyen âge ignorent, pour la plupart, le remarquable *An mille* (Paris, Colin, 1952) où Focillon synthétise, avec la vigueur d'une remarquable érudition, l'état du monde en cette année apocalyptique. De même, dans les domaines plus pratiques de l'industrie et du commerce, des ouvrages tels que la *Geschichte der Goldschmiedekunst auf technischer Grundlage* de Marc Rosenberg (Francfort, Keller et Baer, 1910-1922, 4 parties), le *Traité de pisciculture* de Marcel Huet (2^e édition, Bruxelles, La vie rustique, 1953) et *Les Machines à imprimer depuis Gutenberg*, de Lucien Neipp (Paris, Club bibliophile de France, 1951), n'existent que dans la langue originale, les éditeurs pressentis estimant que ces ouvrages s'adressent à un public trop restreint pour qu'une traduction soit rentable.

“La Dame aux Camélias”, en Indonésie “Le Comte de Monte-Christo”, aux Philippines

La législation et le problème des droits de traduction expliquent en partie pourquoi la liste des traductions dans les langues asiatiques contient si peu d'ouvrages contemporains. En Indonésie, par exemple, il a paru en 1952 des traductions du *Last of the Mohicans* de Fenimore Cooper, de *La Dame aux camélias* de Dumas, de *Tarass Boulba* de Gogol, d'*Elephant Boy* de Kipling, des *Aventures* du baron de Münchhausen, de *Huckleberry Finn* de Twain, et de trois pièces de Shakespeare. Les seules œuvres modernes célèbres traduites la même année ont été *How to win friends and influence people* de Dale Carnegie, *The Devil and Daniel Webster* de Stephen Vincent Benet, et *The Big blonde* de Dorothy Parker. En 1952 également, les seules grandes œuvres traduites aux Philippines ont été *Le Comte de Monte-Cristo* de Dumas, *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo et les *Rubaiyat* d'Omar Kheyyam. En Inde ont paru des traductions de *What every woman knows* de Barrie, du *Pilgrim's progress* de Bunyan, des *Adventures of Tarzan* d'Edgar Rice Burroughs, de *l'Elegy* de Gray, du *Prisoner of Zenda* d'Anthony Hope, et de *Kidnapped* de Robert Louis Stevenson.

Il semble donc, d'après l'*Index translationum*, qu'il n'ait paru ces dernières années, dans les pays d'Asie, que peu d'œuvres passibles de droits d'auteur et peu d'ouvrages de caractère scientifique ou technique. Sans doute est-il judicieux, pour l'éditeur qui désire se constituer un fonds d'ouvrages commercialement « sûrs », de choisir des classiques qui soient déjà dans le domaine public ; mais les perspectives actuelles ne sont guère brillantes pour les auteurs contemporains. Si l'on admet qu'il ne paraît dans aucun pays, au cours d'une même année, plus de cinq ouvrages dont l'intérêt soit international, il est raisonnable de vouloir assurer à ces ouvrages, dans les plus brefs délais, autant de lecteurs que possible dans d'autres pays et sur d'autres continents. On se heurte ici à divers obstacles (juridiques, financiers, linguistiques) dont aucun n'est insurmontable : il suffirait d'un peu de bonne volonté et d'une coopération internationale suivie.

L'obstacle linguistique est cependant beaucoup plus sérieux. En premier lieu, les traducteurs sont partout assez rares et doivent faire face à de multiples difficultés. F. A. Rush donne une idée de celles qui ont trait aux dictionnaires (« Dictionaries and the translator », *International PEN bulletin of selected books*, mars 1955, p. 7 à 10) et fait remarquer que la plupart de ces ouvrages perpétuent une conception erronée du travail de traduction. Dans sa courte mais magistrale étude *A Arte de traduzir* (São Paulo, Edições Melhoramentos, 1954), Brenno Silveira oppose les exigences respectives de la traduction libre et de la traduction littérale. Il faut ajouter à cela les problèmes particuliers qui se posent forcément quand l'ouvrage à traduire est de caractère technique ou hautement spécialisé. D'autres difficultés proviennent de la brièveté des délais accordés aux traducteurs d'ouvrages d'actualité et de la rémunération insuffisante du travail de traduction.



L'ORIENT DANS VOTRE BIBLIOTHÈQUE

Ceux qui aiment Kipling, La Fontaine, saint François d'Assise, trouveront plaisir à lire *Choix de Jâtaka*, dernier paru des ouvrages de la collection « Connaissance de l'Orient », qui a pour but de présenter au public occidental des œuvres qui sont pour l'Orient l'équivalent de celles de Dante, Cervantès, Shakespeare, Molière, Gœthe et Tolstoï pour l'Occident. Ces Jâtaka, ou contes des vies antérieures du Bouddha, ont été traduits du pali et font partie de la série « Inde » de « Connaissance de l'Orient ». Ils s'insèrent dans la vaste Collection Unesco d'Œuvres Représentatives, dont l'un des buts est de favoriser l'appréciation mutuelle des littératures de l'Orient et de l'Occident. Parmi les volumes qui doivent paraître en traduction française dans la Collection « Connaissance de l'Orient », sont annoncés notamment *Kumarasambhava*, épopée sanscrite de Kalidasa (Inde); *Shilappadikaram*, ou *Le Dit de l'Anneau*, roman tamoul du prince Llango Adigal (Inde); *Cinq Amoureuses*, de Saikaku Ebara (Japon); *Godan* ou *La Vache*, roman hindi et ourdou, de Prem Chand (Inde); *Anthologie de la Poésie chinoise*, des origines à nos jours (Chine); *Les Traités*, de Zéami Motokiyo, avec une journée de Nô (Japon); *Hong Leou Mong* ou *Le Rêve du Pavillon Rouge*, roman de Ts'ao Siue-k'in (Chine); *Hojoki et Tsurezuregusa* (Japon). Le motif bouddhique reproduit sur cette page a été choisi pour illustrer la couverture de tous les volumes de la Collection « Connaissance de l'Orient ».



L'ARTISTE



FACE A LA RÉALITÉ

L'INVASION du monde par les techniques n'a pas détruit le prestige de l'artiste, au contraire. La raison en est simple. Un sculpteur nous disait récemment : « La majorité des hommes récitent jusqu'à leur mort une leçon apprise à l'école ou à l'usine. Nous sommes des privilégiés. Nous vivons sans cesse dans le nouveau. Nous créons. »

Autant que jamais la création artistique frappe l'imagination populaire. C'est aussi légitime qu'indispensable. Les admirateurs, hélas, en sont trop souvent restés aux clichés d'un romantisme de pacotille, qui refuse à l'artiste toute autre condition que la glorieuse, la miséreuse, ou la maudite. Sans doute admire-t-on pour elles-mêmes les toiles du baron Gros, de Van Gogh, de Toulouse-Lautrec. Imaginez cependant le premier terminant des jours académiques, le second mort paisiblement dans son lit, le dernier, garçon robuste et sobre — leurs œuvres susciteraient-elles autant d'enthousiasme parmi le grand public? L'artiste, isolé, rejeté de la société, devient paria et idole tout ensemble. Misère, alcoolisme, demi-folle, parfois transformée en déraison totale, le conduit au chef-d'œuvre, et à la mort qui sera elle-même sortie originale, réussie. Si l'on s'en tient à ce schéma courant, traiter de la condition sociale de peintres, de sculpteurs, semble stupide, impie. C'est malgré tout, notre propos.

Le schéma ordinaire n'a qu'un défaut. Il ne correspond qu'exceptionnellement à une réalité plus humble, plus simple, plus durement quotidienne. Cette réalité, nous avons tenté de la saisir dans le Paris de 1957, un Paris qui continue de consacrer les talents dans le monde entier, mais toujours impitoyable.

Les problèmes d'esthétique pure demeureront volontairement dans l'ombre. Un artiste ne passe pas de l'art figuratif à l'art abstrait, ou réciproquement pour modifier ses conditions de vie — sauf celui dont métier, vocation, sont si fragiles que seules les « fluctuations du marché » l'intéressent.

par Jacques Pinset

Professeur de l'Éducation Nationale
Paris

Au cours de nombreux entretiens, toujours amicaux, souvent prolongés, nous n'avons guère rencontré que des travailleurs assez honnêtes, assez attachés à leur œuvre pour refuser toute grave concession.

S'il nous fut donné de rencontrer quelques-uns des grands noms actuels de la peinture, de la sculpture, ce sont les jeunes travailleurs qui ont retenu spécialement notre attention. Leurs problèmes, leurs espoirs, leurs ambitions forment la trame de cette enquête. Un professeur d'académie nous présenta une savoureuse, aimable définition du jeune peintre : « A 60 ans un peintre est jeune s'il n'est pas arrivé. »

Le salon annuel de la Jeune Peinture n'admettait naguère que les moins de trente ans. En 1956, l'accès fut réservé à ceux qui n'avaient pas atteint 35 ans. La limite sera-t-elle portée à la quarantaine? De nombreuses interviews nous permettent de penser que ces derniers critères sont justes.

Il est impossible de dénombrer exactement peintres et sculpteurs. Il ne s'agit pas en effet d'un métier réglementé, « cela échappe à la statis-

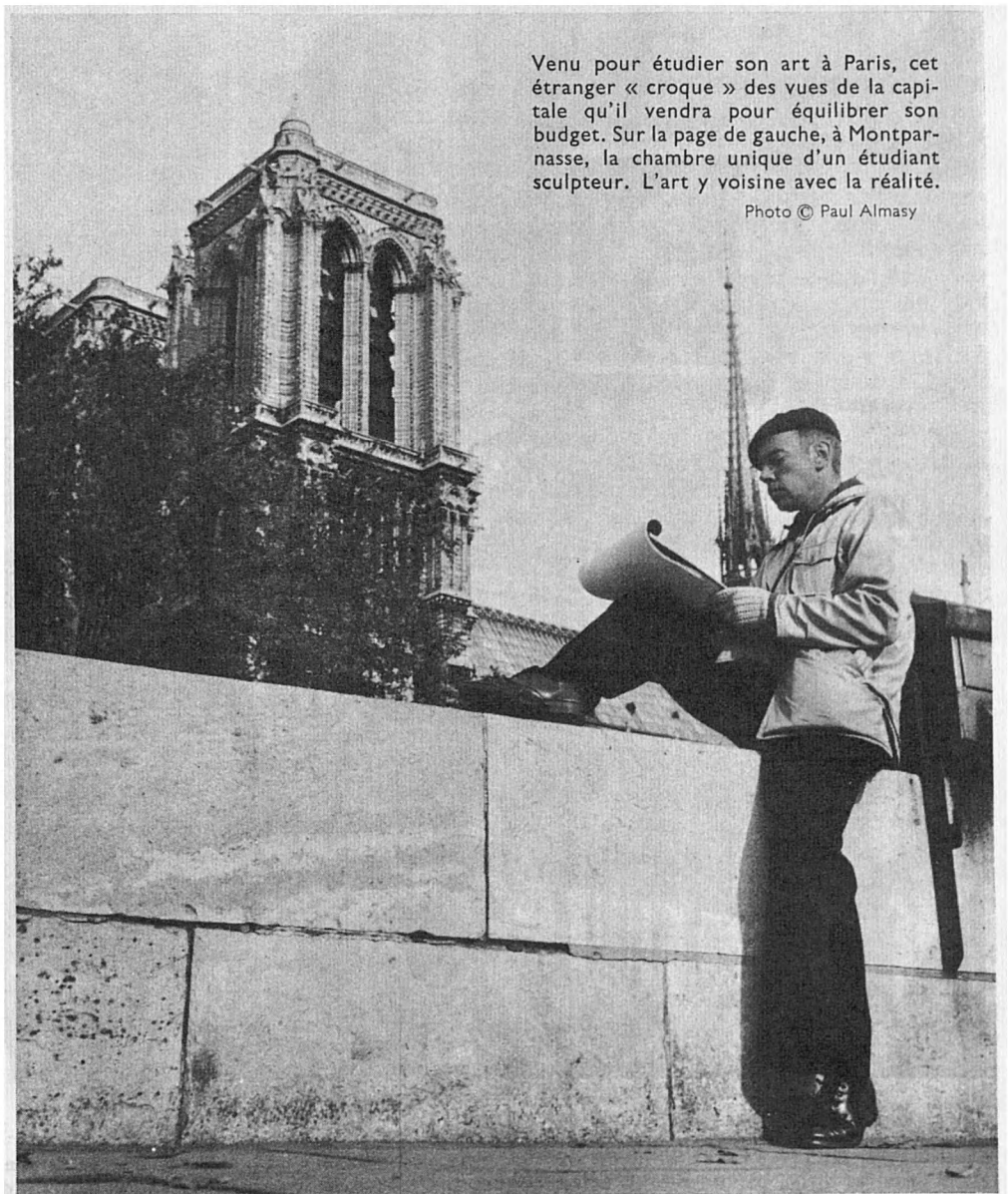
tique », nous disait, avec un soupir de soulagement, un encadreur. Théoriquement un professionnel vit de sa peinture — ce qui le distinguerait de l'amateur. Mais combien de professionnels, pendant des années, vendent peu ou pas du tout? L'un vous dira que les professionnels dépassent péniblement le millier dans toute la Seine. Jamais cependant il ne nous fut cité plus de 30 000 peintres à Paris; toute la France n'en comprendrait que le double, professionnels ou amateurs. Est-ce considérable par rapport aux autres pays d'Europe, et du monde? Question à laquelle il est très ardu de répondre. Un fait certain : les sculpteurs sont beaucoup plus rares, deux mille, peut-être, pour l'ensemble du pays, quelques centaines dans la capitale même.

Le nombre des peintres tend à augmenter; celui des sculpteurs diminue. Phénomène d'explication simple : Le matériel du sculpteur est fort onéreux. Il exige de vastes ateliers, dans certains cas la disposition d'un rez-de-chaussée, si l'on veut réaliser des œuvres volumineuses. La sculpture se vend difficilement. La statuette serait sans doute plus aisée à placer. Malheureusement, comment se défendre contre les copies? Notre civilisation est de plus en plus visuelle, de moins en moins tactile. La peinture n'est pas dépaycée dans ce monde, qui demeure essentiellement à deux dimensions — la sculpture sensiblement plus.

Les jeunes artistes français qui travaillent à Paris viennent de toute la France. Le Sud envoie-t-il un contingent plus important? En trois mois nous n'avons rencontré presque personne qui s'avouât du Nord. Est-ce l'effet du hasard?

Mais Paris est avant tout cosmopolite. Parmi les élèves des académies, le pour-

Suite
au verso



Venu pour étudier son art à Paris, cet étranger « croque » des vues de la capitale qu'il vendra pour équilibrer son budget. Sur la page de gauche, à Montparnasse, la chambre unique d'un étudiant sculpteur. L'art y voisine avec la réalité.

Photo © Paul Almasy

La réussite rapide, très jeune est tout à fait exceptionnelle

centage des étrangers atteint, couramment, le tiers ou la moitié. Leur séjour à Paris est de durée extrêmement variable. Certains s'y fixent définitivement, d'autres — plus nombreux — y habitent quelques mois.

La colonie anglo-saxonne, surtout américaine, est bien représentée depuis la dernière guerre. Les jeunes Américains ont pris goût à la France, à la suite des bourses généreuses que leur gouvernement octroya aux anciens combattants. Beaucoup d'Espagnols ont trouvé refuge en France, à la suite de la guerre civile. Certains d'entre eux se sont d'ailleurs fait naturaliser. L'Espagne continue à nous envoyer de jeunes artistes. Les Orientaux, les Extrême-Orientaux ont toujours aimé Paris. Sa vogue ne diminue pas non plus auprès des Allemands, des Scandinaves, et de nos voisins du Benelux.

La condition sociale de ces représentants de la Tour de Babel parisienne varie beaucoup. Il y a les chanceux, titulaires de bourses d'entretien confortables, et les besogneux qui vivent tant bien que mal de toutes sortes d'expédients, comme leurs camarades français non fortunés.

L'extraordinaire prestige de Paris auprès de tous surprend le Parisien le plus convaincu de la pérennité, de la grandeur de sa ville. Réussir à Paris, c'est s'assurer une réputation mondiale. Beaucoup d'artistes étrangers vien-

nent ou reviennent, ne serait-ce que pour exposer leurs œuvres. De riches acheteurs étrangers, ou leurs intermédiaires visitent les expositions, notamment des Américains du Nord ou du Sud.

Toutes les catégories de la bourgeoisie pas d'ouvriers, peu de paysans

PARIS a connu des quartiers déterminés, où fleurissaient peinture et sculpture. Montmartre, Montparnasse se disputaient la palme. Leur prestige demeure vivace chez les Français. Beaucoup souhaitent s'y loger — rêve qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. La plupart s'y sentent chez eux pour bavarder à la terrasse des cafés, dans les petits restaurants d'habituez. On s'approvisionne vite et bien en matériel de peinture. Les galeries ne manquent pas non plus dans ce secteur.

On constate une certaine homogénéité dans l'origine sociale des peintres et sculpteurs : pratiquement pas de gens issus de la classe ouvrière, très peu de souche paysanne. Par contre toutes les catégories de la bourgeoisie apportent leurs éléments : depuis la femme d'industriel qui peint par goût, par désœuvrement, jusqu'au fils de



LE FOYER DES ARTISTES, fondé par un vieux montparnassien, Marc Vaux, et dirigé par un comité privé, permet aux jeunes et aux

moins jeunes de prendre leurs repas à un prix modeste et d'échanger leurs idées sur l'art dans un milieu propice. Cette année, soixante-treize

petits employés, de dessinateurs industriels, souvent assez mal compris de sa famille.

Quelle variété de niveau culturel en revanche ! Si l'on rencontre dans les académies, les ateliers, des anciens étudiants en Sorbonne, aux Beaux-Arts, ou sortis des écoles d'arts décoratifs, d'autres n'ont pas dépassé des études primaires assez sommaires. Uniformément pourtant, le peintre, le sculpteur portent un vif intérêt à la littérature et aux autres arts dont ils ressentent plus ou moins précisément la parenté avec leur propre travail. Dans l'ensemble, les propos tenus par les sculpteurs révèlent une éducation plus poussée, une réflexion plus attentive, voire plus originale. Un jeune peintre, à la scolarité tôt interrompue, nous avoua que sa principale distraction était d'aller au Théâtre français. Nous le connaissons suffisamment pour savoir qu'il ne s'agit pas là d'une réponse de snob. Les intellectuels, les écrivains jouissent dans ce milieu d'un étonnant prestige — autant que les grands acteurs.

Les moyens d'existence, partant la condition sociale des jeunes peintres, sculpteurs que leurs œuvres n'ont pas encore fait célèbres, reflètent de grandes inégalités.

Des parents plus ou moins aisés favorisent la vocation de leurs enfants, même s'ils ne comprennent pas du tout l'art moderne, ou s'ils sont très sensibles aux aléas d'un tel métier. Le soutien peut se poursuivre des années — à l'occasion au-delà de la trentaine.

Plus fréquemment, la famille se désintéresse assez vite, ou bien fait preuve d'hostilité. Les arguments manquent généralement d'originalité. Peintre, sculpteur : métiers de crève-la-faim, peu conformes à la moralité bourgeoise,

dangereux pour la santé mentale (de fait les statistiques indiquent un pourcentage important de névroses parmi les peintres) et surtout profession sans utilité sociale. Le conflit s'aggrave-t-il ? Le « fils de famille » rencontrera les mêmes difficultés que son compagnon issu de milieux moins fortunés.

La majorité des jeunes artistes, à Paris, sont contraints à toutes sortes d'expédients pour gagner leur vie.

Les uns préfèrent exercer une activité complètement différente. On retrouve les garçons aux halles la nuit, les jeunes filles gardes d'enfants. D'autres se livrent à des occupations qui les éloignent moins de leur univers habituel. Ainsi, certains se transforment quelques heures par jour en professeurs de dessin. On dessine des croquis dans les restaurants, les boîtes de nuit, on embellit l'étalage d'une boutique, d'un grand magasin.

La réussite rapide, très jeune, est tout à fait exceptionnelle. Est-elle même souhaitable ? Peintres et surtout sculpteurs pensent que leur art nécessite maturité, plénitude. Ils souscriraient volontiers à cette formule : « Le génie n'est qu'une longue patience. » L'instabilité, la nourriture fantaisiste n'abattent pas trop le moral des jeunes de vingt ans. L'inquiétude, le souci d'arriver à une existence décente tourmentent en revanche ceux qui atteignent la trentaine.

Pressées par le besoin, les vocations faibles lâchent très souvent à cette époque de la vie, où le sens de l'absolu diminue. Ainsi un encadreur nous confessa-t-il pourquoi il avait abandonné la peinture.

Les chances d'une existence douillette sont problématiques

C'EST aussi entre vingt et trente ans que le problème du mariage se pose, pour les artistes comme pour les autres. Bien sûr quelques célibataires soulignent les inconvénients d'un foyer qui fait perdre du temps, surtout si un enfant naît trop tôt. Mais de manière répétée, on insista devant nous sur la stabilité mentale, le sérieux dans le travail qu'apporte une vie conjugale harmonieuse.

Sur ce sujet, nous avons jugé surtout intéressant d'interroger les femmes peintres, dont le nombre, dans les académies au moins, atteint presque toujours celui des hommes. Pour elles, le mariage implique des modifications beaucoup plus considérables dans leur genre de vie, des entraves plus sérieuses à l'exercice de la profession. Une Luxembourgeoise de 22 ans nous paraît avoir exprimé assez bien l'opinion de toutes ses sœurs artistes. « Il est très difficile, nous dit-elle, de continuer la peinture si l'on se marie, sauf si l'on épouse un peintre. » Sans vouloir donner de règle générale, il faut bien constater que la femme peintre ou sculpteur qui se marie, a des enfants, est contrainte d'abandonner beaucoup de ses ambitions, sinon toutes, ne serait-ce qu'en raison de l'exiguïté du local où elle est appelée à vivre — dans l'hypothèse même où celui-ci ne se réduit pas à une chambre de bonne au sixième étage.

Devenir femme de peintre, de sculpteur sans notoriété, c'est témoigner, sur le plan matériel, d'un incontestable courage, faire une sorte de pari où les chances d'une existence douillette sont problématiques. Ajoutez à cela que le « créateur » s'isole pendant des heures, des jours, des semaines dans son œuvre.

Nous avons rencontré cependant des couples réussis — tel ce ménage où la femme continue son métier de sculpteur, s'occupe de ses enfants, pendant que le mari travaille peintures et gravures — ces dernières se vendent fort bien d'ailleurs.

Pour se faire connaître, le peintre peut évidemment compter sur le hasard, sur ses relations, ou la solidarité efficace de ses camarades lancés. Il arrive aussi que des marchands de tableaux, en tournée de prospection, achètent une, plusieurs, parfois la totalité des toiles. Ceux-ci sont très informés des goûts de leur clientèle, qu'ils dirigent avec habileté. Il existe à Paris de véritables courtiers qui recherchent, expédient dans le monde entier des toiles de jeunes peintres. Un artiste d'une



Photo © Paul Almasy

peintres de renommée mondiale ont offert des tableaux qui furent vendus dans une grande galerie parisienne au bénéfice du Foyer.

Suite
page 20



De la Grande Chaumière à l'Ecole des Beaux-Arts

L'artiste débutant, ou confirmé, ne peint ou ne sculpte que rarement sans modèle. La solution la plus économique consiste à profiter des académies indépendantes qui fournissent le modèle et, au besoin, les conseils. On peut s'y inscrire pour un cours de plusieurs semaines ou pour trois heures. La photo de gauche représente une des grandes salles de peinture de La Grande Chaumière, une des plus anciennes académies de Paris. Ci-dessous, un cours de l'Ecole des Beaux-Arts, célèbre institution officielle. Le professeur Jandon, qui y enseigne la gravure et la lithographie, examine et critique pour ses élèves une épreuve lithographique. Nombre d'étudiants aux Beaux-Arts travaillent tout en fréquentant les cours, ils vendent leurs œuvres, exécutent notamment des affiches ou des maquettes de décoration.

Photos © Paul Almasy





LE RÊVE D'UN PEINTRE est de pouvoir exposer ses œuvres dans une galerie; mais la location est fort coûteuse. Certains exposent leurs tableaux en pleine rue, à Montparnasse comme à Montmartre, ou dans d'autres quartiers de Paris. Ci-dessus, une « galerie » en plein boulevard Saint-Michel.

trentaine d'années, sorti de l'ombre, ne nous confiait-il pas avoir vendu en une semaine pour 360 000 fr. trois de ses œuvres toutes parties d'ailleurs en Amérique? Mais les marchés du Benelux, de Suisse sont également intéressants. Le réalisme de certains artistes en affaires ne surprend que les observateurs qui les veulent à tout prix dans les nuages.

Participer aux expositions dans les Salons est une méthode que tous emploient, mais dont les résultats sont aléatoires. Au milieu de dizaines, de centaines de toiles, comment espérer qu'une ou deux peintures seront remarquées? L'emplacement réservé joue un rôle capital; l'effet produit par un tableau dépend tellement de la lumière, mais aussi de la fatigue visuelle du visiteur, qui, sur cent toiles n'en verra réellement qu'une dizaine. C'est alors que la protection d'un patron est fort utile. N'imaginons pourtant pas plus de favoritisme qu'ailleurs.

Pour le sculpteur, obstacles plus considérables encore

Le rêve d'un peintre est de pouvoir exposer ses œuvres dans une galerie; mais la location est fort coûteuse.

Le chiffre dépasse 100 000 fr. pour 15 jours, encore n'est-il pas question des plus grandes, des plus connues d'entre elles. Sur toute vente, le marchand de tableaux percevra en outre 20 à 30 %. Les peintres estiment souvent exagérées ces prétentions. Cependant les intermédiaires prennent des risques, est-il besoin de le souligner? Nous avons rencontré un ancien peintre, qui tient ouverte une galerie gratuite, petite, mais joliment arrangée. C'est une aubaine. Nous permettra-t-on de regretter que l'artiste soit de moins en moins en relations directes avec des amateurs d'art qui ne sont pas simples spéculateurs?

La sécurité vient enfin aux peintres, du moins à l'échelle annuelle, lorsqu'un contrat le lie à un marchand de tableaux. Modeste d'abord, en cas de satisfaction réciproque on voit les chiffres monter. Un peintre de trente-cinq ans nous parle de son contrat qui, moyennant trois tableaux par mois, lui assure 100 000 fr., somme qui sera bientôt doublée.

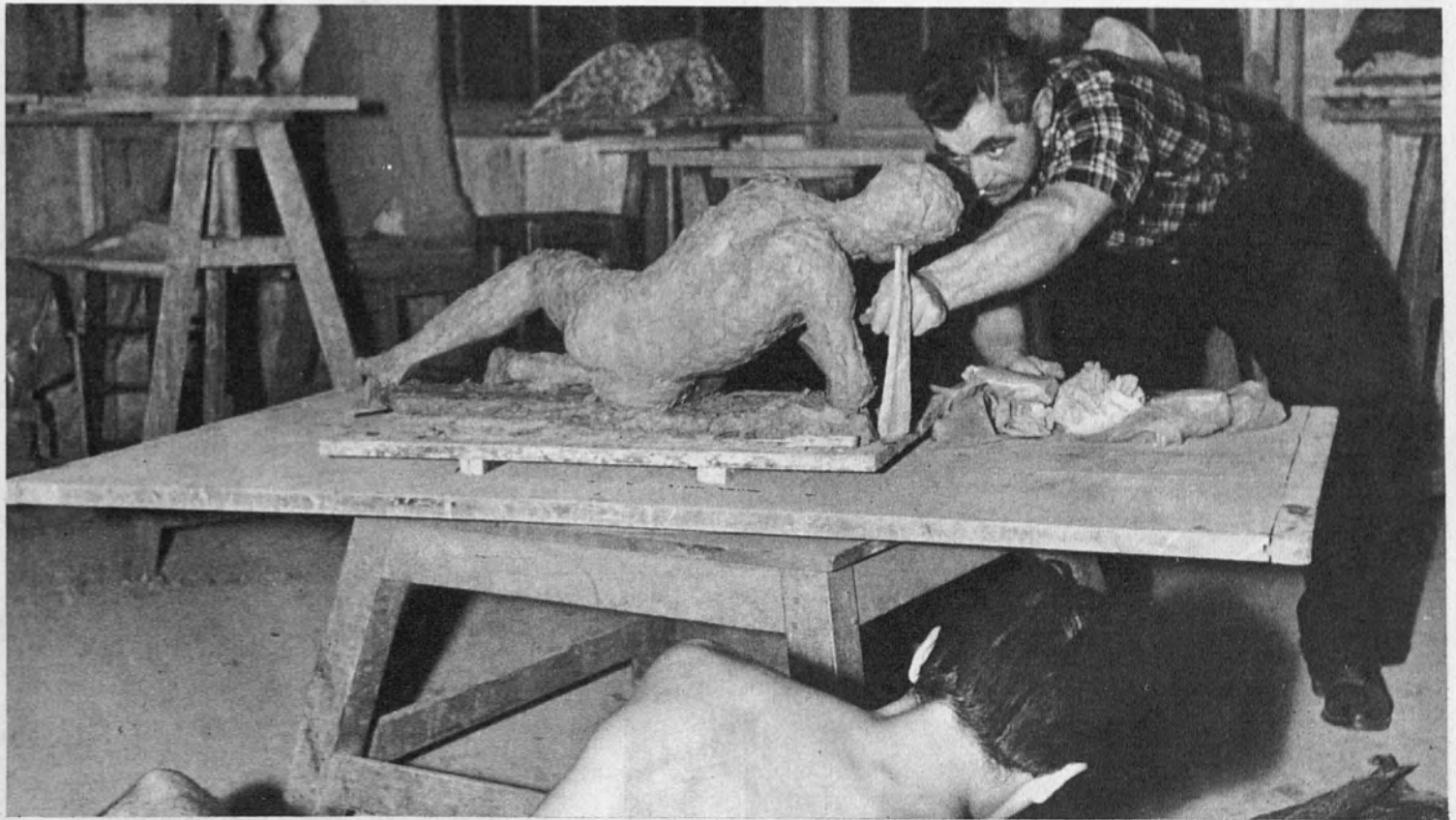
Le système ne présente pas que des avantages. Le peintre ne risque-t-il pas de devenir le salarié aux pièces du marchand? Celui-ci ne contraint-il pas l'artiste à multiplier sa production pour satisfaire la clientèle? L'abstrait se vend-il mieux, l'on abandonne le figuratif. Certains artistes préfèrent rester quelques années dans des conditions difficiles plutôt que de se lier trop jeunes. Après trente ans, un peintre se laisse beaucoup moins influencer, parce qu'il a du métier. Le contrat dans ce cas lui assure la possibilité de travailler en paix, et ne menace pas autant son intégrité esthétique.

Le jeune sculpteur se heurte à des obstacles plus considérables; pas question pour lui de vivre de ses œuvres pendant de longues années. Toutes les galeries, consacrées uniquement à la sculpture, ont périclité ou fermé leurs portes. Des contrats avec des marchands sont tout à fait exceptionnels. S'il y a une étonnante spéculation sur les toiles, les particuliers ne se disputent nullement le bronze ou le marbre. A la galerie Charpentier, une toile de Vlaminck s'est vendue 1 500 000 fr. pendant qu'une sculpture de Maillol atteignait péniblement 300 000 fr.

Le sculpteur peut bénéficier d'une commande de collectivité locale, monument pour une ville, par exemple. Il profite surtout, à l'occasion, de la loi qui prévoit l'attribution d'un pour cent des frais réservés aux sculpteurs pour toute construction de l'Etat.

Le jeune artiste ne peut éviter des dépenses professionnelles importantes. On ne peint, on ne sculpte que rarement sans modèles. La solution la plus économique consiste évidemment à profiter des académies, qui, pour de faibles redevances, fournissent à l'artiste des séances avec modèles. Mais il ne peut choisir librement toutes les poses qu'il lui plairait d'étudier. Lorsqu'il en a les moyens, il engage donc un modèle dans son atelier. Pour trois heures, il faut compter en moyenne 1 000 fr.

Il n'est pas trop malaisé de trouver des modèles à Paris — où les préjugés se font rares. Mais les professionnels disparaissent. « Où sont les plus belles dynasties d'antan » soupirent les plus de cinquante ans? Une jeune fille, une jeune femme d'aujourd'hui bouclent un budget difficile



Photos © Paul Almasy

LE NOMBRE DES SCULPTEURS est beaucoup plus réduit que celui des peintres : quelques centaines à Paris même. Le matériel du sculpteur est fort onéreux ; il exige un vaste local. Les périodes de pose du modèle sont plus longues. Ci-dessus, le sculpteur Kretz en plein travail.

par cette ressource d'appoint. La majorité de celles avec lesquelles nous avons pu bavarder étaient des étudiantes françaises ou étrangères, qui toutes se plaisaient à reconnaître la parfaite courtoisie des peintres, ou des sculpteurs. Poser chez ces derniers leur procurait des revenus plus sûrs, parce que le sculpteur travaille beaucoup plus longtemps avec le même modèle. Nous avons également rencontré un modèle masculin, qui nous déclara fièrement n'avoir dans tout Paris que trois ou quatre concurrents professionnels comme lui. Il s'affirmait d'ailleurs fort satisfait de son sort.

L'artiste doit d'autre part se munir d'un matériel qui tend à devenir de plus en plus coûteux, au fur et à mesure que son métier progresse.

Plus que toute autre difficulté la crise du logement

Les matières premières ont participé à la hausse des prix. Une toile de coton vaut 650 fr. le mètre. La toile de lin, bien supérieure, monte jusqu'à 2 000 fr. Nous avons vu personnellement des jeunes peintres peindre sur n'importe quoi dans les académies. La palette est affaire personnelle. Des tubes de couleurs de grandeur identique voient leur prix varier entre 80 et 900 fr. Les riches coloris du cadmium sont très recherchés. Mais les besoins des industries électroniques et nucléaires l'ont rendu rare, donc cher.

De manière générale, le jeune peintre ne dépense qu'exceptionnellement plus de 10 000 fr. par mois pour son matériel. S'il devient connu, ses frais atteignent ou dépassent même parfois 50 000 fr. Liées aux rentrées d'argent de l'artiste, ces dépenses sont très irrégulières et saisonnières.

Lorsque nous avons bavardé avec des peintres, leur méconnaissance quasi générale de la chimie des couleurs nous a fortement surpris. Marchands, professeurs confirmèrent notre impression. Les pessimistes donnent pour

raison que le jeune peintre, pressé d'arriver, se moque de la pérennité de ses œuvres. Les optimistes répondent tout simplement qu'un peintre ne saurait être chimiste et doit faire confiance à son marchand habituel.

Plus que toute autre difficulté, la crise du logement frappe durement jeunes peintres et sculpteurs. Pour eux, un atelier, une large vue, de la lumière, de l'espace libre ne sont pas un luxe, mais une nécessité professionnelle.

Malgré les efforts de divers comités, l'attitude généralement compréhensive de la Ville de Paris, la bonne volonté des pouvoirs publics, les jeunes artistes sans atelier à Paris sont légion. L'achat, au cœur de la capitale, à Montparnasse par exemple, excède évidemment les possibilités du débutant sans fortune personnelle. Il faut compter une moyenne de 2 ou 3 millions pour quelque chose d'assez modeste.

Les locataires anciens d'ateliers sont à cet égard des privilégiés. Dans telle cité d'artistes le loyer est excessivement modeste, mais quel inconfort, pour ne pas dire plus. Pas d'eau courante, chauffage aléatoire, toiture branlante, murs lézardés. Réputés insalubres, ces ateliers risquent d'être détruits par une société immobilière qui acheta le terrain, et projette de construire des appartements. Où et dans quelles conditions seront relogés les occupants actuels ?

Sur ce thème de la crise du logement nous avons partout rencontré une très vive, légitime inquiétude, une volonté aussi d'alerter l'opinion pour surmonter la crise. Que d'ateliers, au surplus, sont occupés par des gens qui n'exercent nullement peinture ou sculpture, les uns parce qu'ils n'ont pas trouvé d'autres moyens de se loger, les autres uniquement par snobisme. On comprendra que, dans ce dernier cas, les jeunes artistes expriment en termes rudes leurs sentiments.

Le peintre, le sculpteur, obligés de vivre à l'hôtel, en meublé, ou dans des chambres de bonne, ne sauraient plus espérer vivre à crédit plusieurs semaines, ou plusieurs mois — ainsi que la chose était courante jusque dans les années qui précéderent la grande crise de 1930. Notre monde n'apprécie plus guère la bohème — dont

Suite
page 24

LEUR DEUXIÈME MÉTIER



IL MANIE AUSSI BIEN L'ARCHET QUE LE PINCEAU. DONNE DES LEÇONS DE MUSIQUE. DIRIGE UN ORCHESTRE. (ROBERT ABADIE)



SCULPTEUR, IL TIENT UNE PAPETERIE. IL A EXÉCUTÉ UN MONUMENT SUR COMMANDE OFFICIELLE FRANÇAISE (HENRI COLOMB).



CHEZ LUI IL TRAVAILLE COMME PAYSAGISTE, MAIS IL DIRIGE ÉGALEMENT UN PETIT ATELIER DE CHAPEAUX. (J.-L. VERGNE).

Photos © Paul Almasy

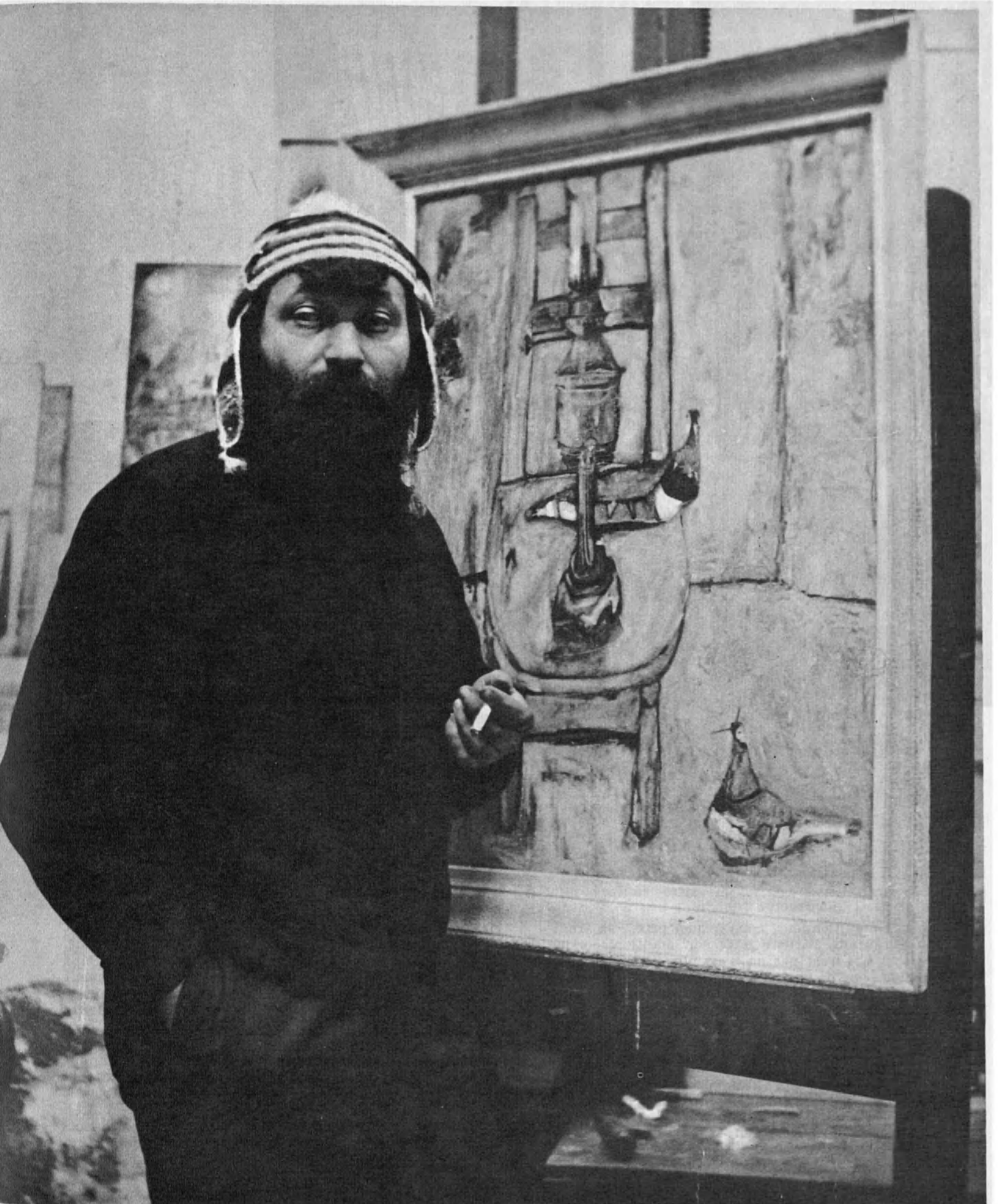


Photo Leo Markus

L'EXTRAORDINAIRE PRESTIGE DE PARIS auprès des étrangers surprend le Parisien le plus convaincu de la grandeur de sa ville. Parmi les élèves des académies le nombre des étrangers atteint couramment le tiers, la moitié. Certains s'y fixent définitivement, comme Reginald Weston (photo ci-dessus) un Anglais né à Londres qui est un peintre né car il n'a jamais suivi les cours d'une école de peinture. Depuis 1947 Reginald Weston s'est consacré exclusivement à la peinture, après avoir exercé divers métiers dont celui de journaliste. Il utilise depuis quelque temps une méthode de décoration murale sur matière plastique stratifiée. Grâce à cette méthode, Weston a décoré les cloisons de plusieurs navires transatlantiques.



LE ROMANTISME de pacotille, la vie de bohème, ne sont plus de mise à l'heure actuelle. Ceci n'exclut pas chez les artistes, heureusement, la fantaisie. Gen-Paul, peintre montmartrois et bon musicien a fondé avec des camarades peintres un orchestre appelé « La Chignole ». Dans les « chahuts » des ateliers cet orchestre est très apprécié. En hiver, autour de Noël, il donne des aubades dans les cours de Montmartre au bénéfice des pauvres.

Photo © Paul Almasy

les clochards maintiennent, mais à quel prix ? la tradition. Au restaurant, l'artiste paye son addition, comme n'importe qui, s'il n'est pas ou n'est plus étudiant, il ne bénéficie guère que de quelques foyers, œuvres de bienfaisance privée presque toujours. Au reste, il ne cherche plus à se singulariser. L'originalité vestimentaire, n'est plus de rigueur. Dans la rue, au café, peintres et sculpteurs ont sans doute un style particulier, une certaine désinvolture, de la fantaisie, mais ils sont généralement vêtus comme tout le monde.

A la vérité, le jeune artiste d'aujourd'hui a l'esprit plus positif que ne l'avait la génération précédente. Il parle volontiers Sécurité sociale — dont il voudrait bénéficier — confort, hygiène qu'il recherche. Il est capable d'aborder, sans complexe d'infériorité des problèmes techniques, comme la construction d'un atelier, la réalisation d'une cité d'artistes. Il défend efficacement ses droits, ses camarades squatters, discute, en connaissance de cause, les clauses d'un contrat. Il souhaite vivement la réussite matérielle, à ses yeux plus agréable que le tableau romantique du génie dans la détresse.

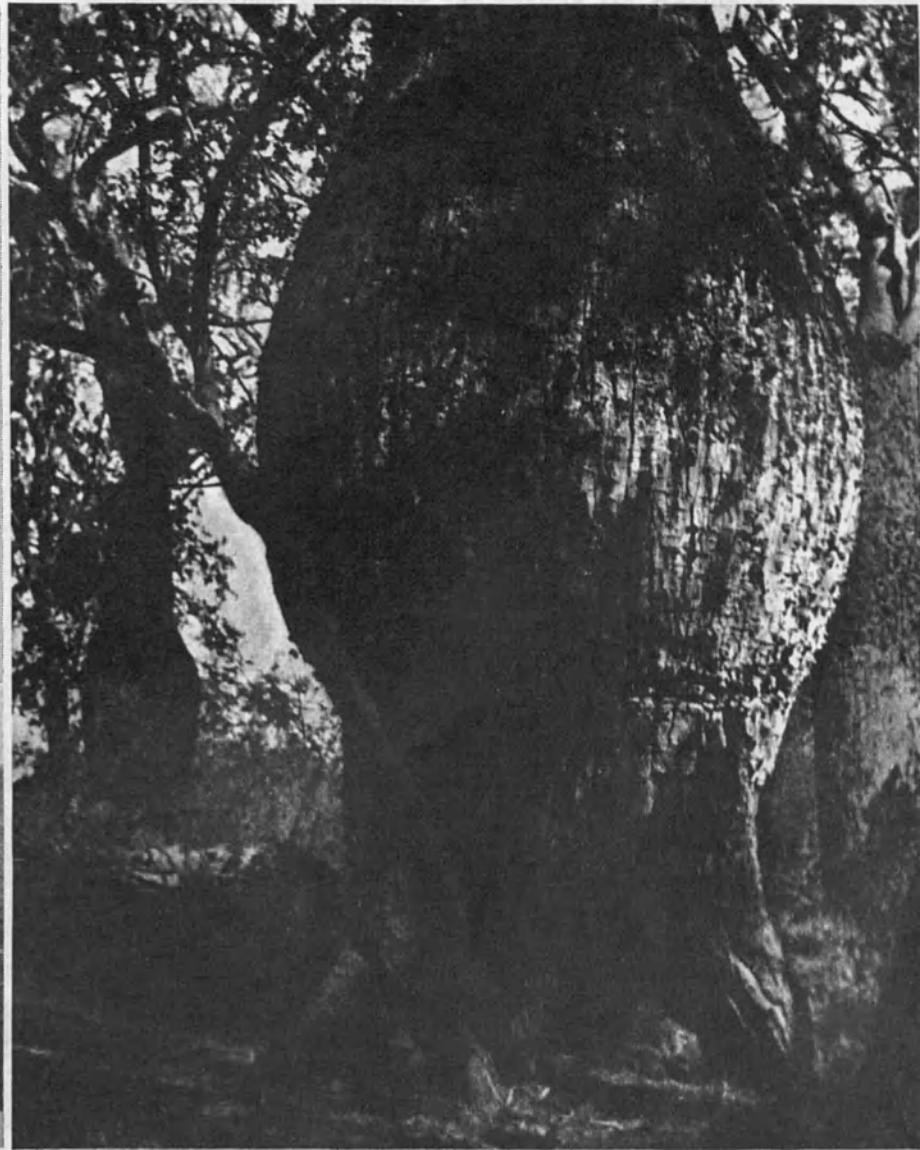
Son équilibre moral et mental le préoccupe. Il sait que

l'ivrognerie n'est nullement nécessaire à l'épanouissement de son art, non plus que la toxicomanie. Son inquiétude, sa tension nerveuse se colorent de motifs précis. Sans doute les difficultés de son existence ne sont pas tellement plus grandes qu'autrefois — jamais, en fait, la clientèle des peintres ne fut plus large que maintenant (heureux résultat, pour une fois, de la spéculation !), il sait qu'il a de bonnes chances de vivre de ses œuvres vers 35 ans, s'il est un travailleur consciencieux. Mais il ressent plus durement qu'autrefois les obstacles justement parce qu'il a le sentiment de faire un métier, parce qu'il se veut citoyen possédant des droits, comme des responsabilités. La solidarité des peintres revêt de plus en plus les aspects d'une solidarité collective, du genre de celle qui lie les ouvriers syndiqués. Cet individu, beaucoup plus sérieux qu'hier, ne prise plus autant que jadis le chahut ; ses loisirs sont plus souvent culturels que grivois.

Pour tout dire, le jeune artiste, célibataire, ou marié et père de famille, obscur ou déjà connu, s'est nettement embourgeoisé dans son style de vie, ses ambitions, ses réactions sociales. Il semble ne pas échapper non plus à la grande règle actuelle d'uniformisation des hommes.

LA FORÊT

exploitation rationnelle et non abattage excessif



LE PALOBORRACHO, arbre d'Argentine (ci-dessus à droite) est curieusement parsemé d'épines (à gauche). A côté de cette espèce « autochtone » on trouve dans la forêt argentine des plantes et des arbres de pays divers introduits pour enrichir la flore, comme l'eucalyptus d'Australie par exemple. Ces photos sont tirées du livre *Velké Vody Iguazu* (« Les grands cours d'eau de l'Iguazu »), par Jiri Hanzelka et Miroslav Zikmund, publié à Prague.

par **W. H. Owens**

Les forêts constituent l'une des ressources primaires les plus précieuses du monde, non seulement parce qu'elles fournissent des matières premières de grande importance, mais aussi parce qu'une bonne répartition des forêts est indispensable à l'agriculture. Les forêts protègent les cultures en les abritant, en conservant aux sols leur fertilité, en régularisant le climat et les ressources en eau, ainsi que le débit des fleuves et des rivières. Partout où les arbres ont disparu, le sol s'est considérablement appauvri, et le désert a fini par prendre la place de terres fertiles.

Les forêts d'Amérique du Nord, dont l'exploitation fournit des quantités considérables de bois de construction et de bois à pâte, sont encore plus importantes par leur influence déterminante sur l'hydrographie du continent. Là, comme en U.R.S.S., on plante de nouvelles forêts, moins pour qu'elles produisent du bois que pour leur faire jouer un rôle protecteur, accroître la fertilité du sol et faciliter la culture des terres avoisinantes.

Au cours des derniers siècles, les hommes ont imprudemment procédé à des abattages excessifs ou laissé disparaître des forêts, sans intention de les reconstituer. Les arbres étaient autrefois si nombreux à la surface de la terre qu'on a pu les croire inépuisables. Pourtant, la plupart des antiques forêts d'Europe ont disparu, et les seules étendues boisées encore intactes dans l'hémisphère boréal sont les vastes peuplements sibériens, éloignés de toutes voies de communication terrestres ou maritimes.

L'histoire nous offre de nombreux exemples des consé-

quences désastreuses qu'entraîne le déboisement. Le Sahara, ainsi que d'autres déserts d'Afrique du Nord et du Proche-Orient, étaient autrefois des terres bien pourvues d'arbres, vertes et fertiles. Des fameux cèdres du Liban, bien peu subsistent aujourd'hui. Dans le nord de l'Inde, le long de la Djemna, la forêt de sâls (*shorea robusta*), où l'histoire nous rapporte que l'empereur Baber allait à la chasse aux fauves il y a quatre cents ans, a totalement disparu, cédant la place à des ravins arides. La destruction des forêts qui couvraient certaines régions de l'Himalaya a eu des conséquences néfastes, qui se sont fait sentir à des distances de plusieurs centaines de kilomètres.

A l'heure actuelle, les surfaces boisées ne représentent qu'un cinquième de l'ensemble des terres en Asie, contre un tiers, ou davantage, en Amérique du Nord et en U.R.S.S., et un peu moins d'un tiers en Europe et en Afrique. De plus, les forêts sont réparties, en Asie, d'une façon très inégale, ce qui explique, en partie, le niveau de vie peu élevé des populations. Si les pays d'Extrême-Orient disposent, en général, de ressources forestières suffisantes, il existe au Proche-Orient, en Chine et dans certaines parties de l'Inde et du Pakistan de vastes régions à peu près entièrement dépourvues d'arbres.

Au cours du siècle dernier, les pays ont compris que soumettre les forêts à une exploitation maladroite ou trop intense constituait une dangereuse erreur. Dans l'ensemble du monde, on abat aujourd'hui plus de bois que jamais auparavant, mais

Suite
au
verso

la plupart des nations ont adopté des méthodes rationnelles de sylviculture, dont le double objectif est d'accroître le rendement à l'hectare des produits forestiers, tout en assurant la conservation des forêts protectrices dans certaines régions déterminées.

On procède le plus souvent, soit en régénérant les forêts existantes, soit par des plantations nouvelles, composées d'ordinaire de résineux à croissance rapide, qui peuvent fournir en quantités importantes les bois de construction les plus utiles. Le but final est de réaliser un juste équilibre entre l'étendue des terres cultivées et celle des forêts, compte tenu des quantités de bois indispensables au développement de la construction. Entretien judicieux, de façon scientifique, sans être soumises à une exploitation trop intensive, les forêts peuvent remplir indéfiniment leur double fonction.

Beaucoup de pays d'Extrême-Orient possèdent des services forestiers bien conçus et bien organisés. En Inde et au Pakistan, ils datent de la seconde moitié du siècle dernier mais, bien que les progrès du désert aient été arrêtés, il reste encore beaucoup à faire avant que soient reconstituées, même partiellement, les forêts disparues. Depuis la fin de la guerre, il faut noter la création, par l'Organisation des Nations Unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO) d'une Commission des forêts pour le Proche-Orient, qui a pour rôle d'élaborer des programmes d'action et d'étudier les problèmes que posent les plantations nouvelles et leur protection dans cette région du globe où les arbres font si cruellement défaut.

Pour développer les forêts et les utiliser au mieux dans l'avenir, il est nécessaire de connaître d'une façon relativement exacte et complète l'étendue des ressources qu'elles offrent actuellement et l'évolution de ces ressources en fonction de la croissance naturelle et du rythme de l'exploitation. Bien que les forêts aient eu une influence considérable sur le développement des civilisations, on constate avec surprise que les ressources qu'elles représentent ont toujours été très mal connues dans leur détail, et n'ont jamais été inventoriées que sur le plan local.

La première enquête sur les ressources forestières de l'ensemble du globe a été effectuée en 1947-1948 par la FAO, qui avait demandé à tous les pays membres de lui communiquer les renseignements les plus récents dont ils disposaient. Comprenant la nécessité de renouveler cette enquête à intervalles réguliers, la Conférence de la FAO, au cours de sa sixième session, tenue en 1951, a adopté une résolution aux termes de laquelle il est recommandé à l'Organisation de rassembler et de publier tous les cinq ans l'ensemble des renseignements disponibles sur les forêts de tous les pays du globe.

En exécution de cette résolution, une nouvelle enquête, beaucoup plus complète, a été effectuée en 1953, et une troisième est actuellement en cours (1). L'enquête de 1953

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons les résultats de la nouvelle enquête de la FAO. Voir détails page d'en face.

constitue l'inventaire le plus détaillé qui ait jamais été publié sur les forêts et leur importance dans l'ensemble du monde, bien qu'il soit encore loin, comme on devait s'y attendre, de la perfection désirable. C'est, avant tout, un rapport sur les progrès du sentiment de l'importance des forêts, de l'administration et des statistiques forestières.

Près de trente pour cent des terres émergées sont couvertes de forêts, mais un tiers seulement de ces étendues sont actuellement exploitées. La consommation de bois tendres (résineux) correspond à peu près, de nos jours, à la croissance nette, mais en ce qui concerne les bois durs (feuillus), les quantités abattues ne représentent que les trois quarts environ de la croissance annuelle nette, ce qui tient surtout à ce que de nombreuses essences des forêts tropicales ou sub-tropicales ne sont pas commercialisées. Aux termes mêmes du rapport, l'enquête de 1953 a montré que les forêts existantes sont, théoriquement, suffisantes pour fournir en abondance et de façon régulière les produits forestiers nécessaires à une population mondiale beaucoup plus nombreuse qu'elle ne l'est actuellement.

L'approvisionnement en bois pose toutefois des problèmes dans divers pays parce que, comme nous l'avons vu, les forêts sont inégalement réparties, et que, d'autre part, les pays sous-développés, comme ceux d'Afrique ou d'Amérique du Sud n'ont pas, jusqu'à présent, été en mesure d'exploiter leurs importantes richesses forestières. Des progrès importants ont été réalisés en ce dernier domaine, mais la solution finale du problème apparaît encore lointaine.

En attendant, l'Afrique importe du bois d'Europe, où les ressources forestières sont mieux administrées, bien que l'Europe dispose, par habitant, d'une superficie de forêts moindre que l'Afrique. En Amérique du Nord, les grands progrès réalisés dans la construction des routes forestières et l'adoption de méthodes d'exploitation très modernes ont permis d'accroître, dans de larges proportions, l'étendue des forêts exploitables, mais les pays latino-américains n'ont pas suivi le mouvement. C'est ainsi qu'au Pérou, le sapin de Douglas, importé des régions des Etats-Unis et du Canada qui bordent le Pacifique, revient moins cher que les bois feuillus

du commerce en provenance des bassins, beaucoup plus proches, de l'Amazonie et de l'Orénoque.

Les bois, de beaucoup les plus utilisés de nos jours, sont les bois tendres, qui servent à la fabrication du papier-journal, à la construction, etc., et sont produits par les forêts de conifères à feuilles persistantes, qui constituent environ la moitié des forêts exploitées dans l'ensemble du monde. Ces forêts s'étendent sur une large zone qui traverse tout l'hémisphère Nord, depuis l'U.R.S.S., qui possède plus de la moitié de tous les peuplements de conifères du monde, en passant par la Scandinavie, les pays baltes et l'Ecosse, se prolonge au-delà de l'Atlantique, à travers le Canada, jusqu'aux Montagnes Rocheuses, pour reprendre ensuite le long



Photo Bureau d'Information Soviétique, Paris

MÉCANISATION ACCRUE, telle est l'une des caractéristiques de l'industrie soviétique du bois. Voici un véhicule spécial utilisé dans une importante scierie.

Suite
page 28



Photo Nations Unies

« L'OR VERT » DE L'AMAZONE. Le bassin de l'Amazone couvre un tiers de la superficie du Brésil, et cependant, il n'est peuplé que du douzième de la population totale. D'après l'avis des experts, le développement futur de cette région sera conditionné en partie par l'exploitation scientifique de ses forêts, riches en produits très divers. Cette photo a été prise devant une scierie, où le bois est amené par flottage sur un affluent de l'Amazone.

LA PRODUCTION MONDIALE DE BOIS, UN BILAN DÉCENNAL

La quantité de bois tirée des forêts du globe n'a cessé d'augmenter pendant la période de dix ans qui s'est écoulée entre 1946 et 1955, sauf entre 1951 et 1953, et cet accroissement a été particulièrement sensible en U.R.S.S., dans la région du Pacifique et en Asie.

Ces faits sont soulignés dans une nouvelle publication de la FAO, *World Forest Products Statistics, A Ten-Year Summary, 1946-1955* (Statistiques mondiales des produits forestiers pendant la décade 1946-1955), qui donne les chiffres de production, de consommation et d'échanges commerciaux intéressant les produits forestiers dans 150 pays et territoires. Cette étude est considérée comme la plus complète et la plus sûre publiée dans ce domaine pour la période de l'après-guerre. On y relève notamment les renseignements suivants :

La production de contreplaqué, cet incomparable auxiliaire de la construction, a augmenté dans des proportions phénoménales, passant de 3 millions de mètres cubes au début de la période décennale à près de 11 millions à la fin. Les principaux pays producteurs ont été en 1955, les Etats-Unis, l'U.R.S.S., le Canada et la République fédérale d'Allemagne.

L'industrie de la pâte à papier a été dominée par l'Amérique du Nord et trois pays de l'Europe septentrionale : Finlande, Norvège et Suède. L'Amérique du Nord a produit 70 % du total de la production mondiale en 1946, et 60 % en 1955. Pour les trois pays européens, les chiffres correspondants sont 20 % en 1946 et 17 % en 1955. En Afrique, en Asie et dans la région du Pacifique, la production a augmenté très rapidement.

L'Amérique du Nord et l'Europe ont continué à dominer en ce qui concerne la production de papier journal, mais les progrès réalisés dans la région du Pacifique et en Asie ont été remarquables. Le Canada a été le plus grand pays exportateur avec 79 % du total mondial en 1955.

L'Amérique du Nord et l'Europe ont fourni 91 % de la production de papier-carton en 1955 et ces deux régions ont été les principaux producteurs pour la décade 1946-1955. Le taux d'accroissement de production le plus rapide a été enregistré en Asie, suivie par l'U.R.S.S., mais les plus grands progrès ont été réalisés en Amérique du Nord, avec un volume de production de 5,2 millions de tonnes.



de la côte du Pacifique, depuis l'Alaska, au nord, jusqu'à la Californie, au sud. C'est dans cette vaste zone que croissent plus de 90 % des ressources mondiales en bois résineux.

Le problème de l'approvisionnement en bois des divers pays du monde ne pourra être résolu à l'avenir que si l'on arrive à élargir la répartition géographique des forêts de conifères. On s'y emploie déjà, en introduisant très largement, par exemple, des essences originaires d'Amérique du Nord ou d'Europe dans l'hémisphère Sud, si pauvre de nature en bois résineux. Une espèce en particulier, le pin « insignis », dont l'habitat naturel ne dépasse pas les étroites limites de la presqu'île de Monterey, en Californie, a été introduit avec le plus grand succès en Australie, en Nouvelle-Zélande et en Afrique du Sud ; dans chacun de ces pays il réussit mieux que dans son milieu naturel.

Au même titre que l'administration scientifique des forêts, la recherche scientifique joue un rôle de premier plan dans les méthodes modernes de sylviculture. Ce sont les cultures d'essai effectuées dans les pépinières avec diverses graines et sols, qui permettent de choisir, pour les plantations nouvelles, les types d'arbres les mieux adaptés aux conditions locales. La plantation de parcelles d'essai est indispensable au succès final des plantations nouvelles de conifères à croissance rapide et à rendement élevé, car même ces arbres mettent assez longtemps à devenir adultes, et le forestier doit savoir à l'avance quelle sorte de sujets et quelles méthodes de culture lui assureront les meilleurs résultats. On effectue aussi de nombreuses recherches, destinées à faciliter la lutte contre les parasites et les maladies des arbres, à mettre au point de meilleures méthodes de protection contre les incendies de forêts, et à préciser les qualités et la valeur commerciale des essences qui n'ont pas encore été mises sur le marché.

L'utilisation de machines pour remplacer la main-d'œuvre humaine dans l'exploitation, ainsi que la construction de meilleures routes d'accès et de transport se sont traduites par l'extension des étendues de forêts ouvertes à l'exploitation dans de nombreux pays. Au cours des cinq années qui séparent les deux premières conquêtes de la FAO, les superficies accessibles ont augmenté d'un cinquième, par exemple, au Ghana, en Nigeria et en Thaïlande, et d'un dixième en Autriche, en Grèce et dans le Honduras britannique. En U.R.S.S., les efforts accomplis depuis une dizaine d'années ont permis de mécaniser

l'exploitation à 90 % et l'on estime qu'actuellement plus de la moitié des immenses étendues boisées de l'Union Soviétique sont accessibles et d'exploitation rentable.

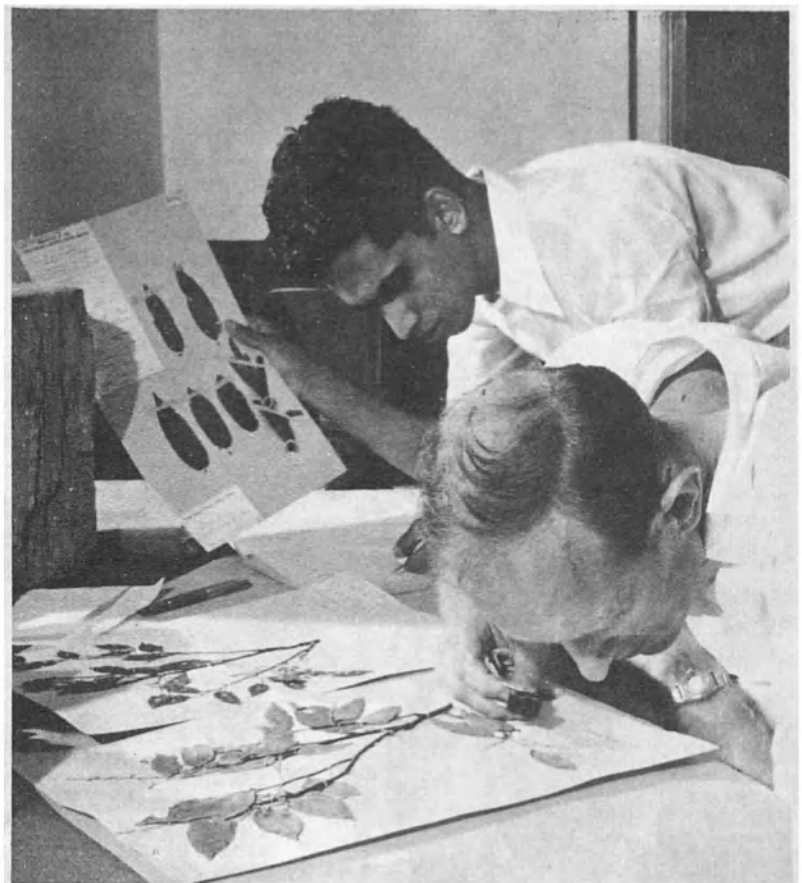
Dans un pays d'Extrême-Orient comme la Malaisie, où les forêts représentent une réserve considérable de richesses, le plus gros obstacle au développement des ressources forestières est l'absence de routes, qui a toujours rendu difficile et coûteux le transport des bois abattus dans certaines des régions les plus riches. Les services forestiers de la Fédération malaise, comme ceux de beaucoup d'autres pays à l'heure actuelle, ont organisé une équipe spécialisée dans la construction des routes et munie d'un matériel motorisé, qui opère d'un bout à l'autre de la Péninsule. Bien que la tâche soit difficile, et les progrès nécessairement lents dans les terrains raboteux et accidentés où le besoin de routes forestières se fait surtout sentir, les nouvelles routes, non seulement constitueront un avantage permanent pour l'industrie malaise du bois, mais elles aideront le pays à se développer dans d'autres directions.

L'exploitation des abondantes ressources forestières de l'Amérique latine exige le développement des voies de communication routières et ferroviaires, ainsi que l'adoption de méthodes modernes d'abattage, de façonnage et de transformation du bois. D'autre part, cette dernière réforme n'est réalisable que si l'on dispose d'administrateurs et d'agents forestiers qualifiés. Les pays d'Amérique latine s'efforcent, depuis quelques années, de mettre leur sylviculture à même de suivre le progrès des techniques modernes, et ont déjà avancé dans cette voie. Dans ces pays, comme dans d'autres régions sous-développées, le programme d'assistance technique des Etats-Unis collabore avec le programme de développement des Nations Unies. Un progrès marqué a été enregistré en 1948 : la création d'une Commission régionale des forêts pour l'Amérique latine. Des écoles forestières ont aussi été organisées, dans le cadre des universités, au Chili et au Venezuela.

Il est certain que, dans l'avenir, les immenses ressources forestières de l'Amérique du Sud fourniront au continent le bois dont il aura besoin, tout en contribuant largement à approvisionner les régions lointaines et peuplées qui sont dépourvues de ces précieuses richesses. Aucune autre région du monde n'offre d'aussi vastes possibilités au développement de la sylviculture d'ici la fin de notre siècle.

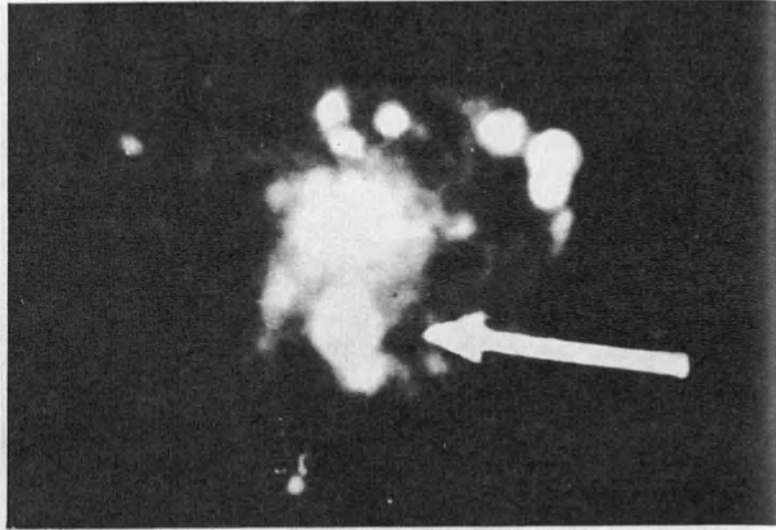
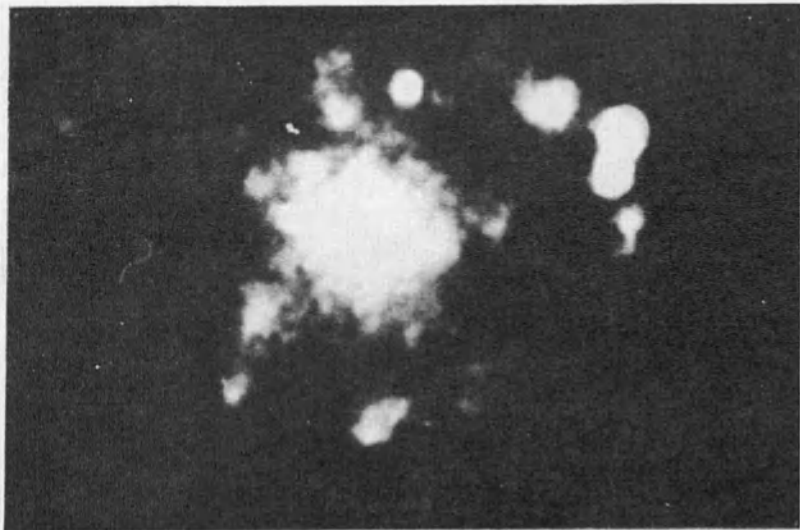


Photo Bureau d'Information Soviétique, Paris



Photos C.O.I.

ON ABAT AUJOURD'HUI PLUS D'ARBRES que jamais auparavant, mais la plupart des nations ont adopté des méthodes rationnelles de sylviculture. En U.R.S.S. les efforts accomplis depuis une dizaine d'années ont permis de mécaniser l'exploitation à 90 % et l'on estime qu'actuellement plus de la moitié des immenses étendues boisées de l'Union Soviétique sont accessibles et d'exploitation rentable. Ci-dessus, un dépôt dans les forêts des Carpates. Tout ce bois sera transporté par rail. Outre l'exploitation rationnelle des forêts, la recherche scientifique joue un grand rôle dans les méthodes modernes de sylviculture. Ci-dessous, à gauche, des semis de pin des Philippines et du Honduras britannique ont été plantés dans la serre de l'Institut de recherches forestières de Malaisie, ce qui permettra de déterminer si ces espèces peuvent être transplantées. Dans un laboratoire de l'Institut (ci-dessous, à droite) un botaniste compare des spécimens de feuillages. En Malaisie, on a identifié plus de 2 000 espèces différentes d'arbres forestiers.



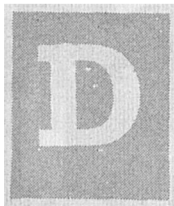
Un extraordinaire
inventaire de
l'Univers

L'ATLAS DU CIEL

par A. J. Branston

LE « GRAND SCHMIDT » est un télescope spécial utilisé par les savants de l'Observatoire du Mont Palomar, aux U.S.A., pour dresser la carte de l'univers. Ses immenses possibilités lui permettent de photographier à une distance de 600 millions d'années-lumière et d'obtenir des clichés d'une clarté et d'une netteté inconnues jusqu'ici. Les photos du haut montrent l'explosion d'une « novae », enregistrée par le « Grand Schmidt ». Ces explosions produisent une lumière plusieurs millions de fois plus brillante que celle du soleil.

Photos USIS



DANS les observatoires du monde entier, les astronomes se penchent avec un intérêt passionné sur les « pages » d'un nouvel atlas céleste qui constitue une réalisation sans précédent, et cette splendide carte des cieux a déjà commencé à révéler certains des secrets de l'univers.

L'atlas en question, dont la préparation a été assurée aux Etats-Unis par la National Geographic Society et le California Institute of Technology, constitue la première partie d'une carte géante de l'Univers et représente le fruit de quelque sept années d'efforts intensifs.

C'est en 1949 que les astronomes de l'observatoire de Palomar, qui dépend du California Institute of Technology, lancèrent cette entreprise, la plus ambitieuse que l'homme ait jamais conçue dans ce domaine : il s'agissait de dresser un « inventaire du ciel » qui pourrait permettre de résoudre certains problèmes et mystères de l'Univers dépassant les limites de l'imagination humaine.

Les résultats de cette étude approfondie posent déjà de nouvelles questions dont certaines sont des plus intrigantes, tandis que d'autres donnent l'impression que la solution est toute proche. « Nous considérons l'achèvement de l'atlas du ciel comme un événement de première importance » a déclaré M. John Oliver La Gorce, président de la National Geographic Society. « Grâce à ce nouvel instrument de travail, les connaissances astronomiques pourront faire d'immenses progrès. »

Parmi les astronomes éminents qui ont collaboré à l'établissement de l'atlas, on peut citer Albert H. Wilson, directeur de l'observatoire Lowell à Flagstaff (Arizona), Lyman J. Briggs, président du comité de la recherche de la National Geographic Society, et Ira S. Bowen, directeur des observatoires de Palomar et du Mont Wilson.

En quelques années, 10.000 ans de travail

MAIS c'est surtout un instrument d'optique, le télescope géant connu sous le nom de « Big Schmidt », qui a permis aux astronomes de réaliser leur rêve, en photographiant les cieux jusqu'à une distance, jamais atteinte jusqu'ici, de 600 millions d'années-lumière. « Big Schmidt », qui doit son nom à Bernard Schmidt, le génial spécialiste allemand qui l'a conçu, est en réalité un énorme appareil photographique, muni d'un objectif à grande ouverture d'un diamètre de 1,22 m et d'un miroir de 2,27 m. Cet admirable appareil embrasse un champ dix fois plus profond et mille fois plus étendu qu'aucun autre instrument précédemment employé pour dresser une carte photographique du ciel ; il peut donc prendre à d'immenses distances des images d'une netteté et d'une clarté inconnues jusqu'ici.

On sait qu'une année-lumière est l'espace que la lumière peut parcourir en une année, soit approximativement 9,45 trillions de kilomètres. « Big

Schmidt » peut photographier des corps célestes situés à 600 millions d'années-lumière.

Cependant, ce merveilleux télescope était conçu à l'origine pour servir non pas d'appareil photographique, mais plutôt d'« instrument d'exploration » destiné à compléter le puissant télescope de cinq mètres de Hale, qui se trouve également à l'observatoire de Palomar. Mais on s'aperçut bientôt que « Big Schmidt », bien qu'il ait seulement 1,22 m de diamètre, pouvait jouer un rôle capital dans l'établissement de l'« inventaire du ciel ». Grâce à son réflecteur grand-angulaire, il peut en effet enregistrer, sur une pellicule de très haute sensibilité, tous les objets visibles compris dans un cône d'une hauteur moyenne de 3 200 milliards de milliards de kilomètres. En l'espace de quelques années, il a ainsi exécuté un travail que le télescope de cinq mètres de Hale, bien que plus puissant et capable de « voir » environ trois fois plus loin, n'aurait pu accomplir qu'en dix mille ans.

Autant de soleils que de grains de sable

Le télescope de Hale est cependant indispensable lui aussi, car c'est grâce à lui que l'on étudie minutieusement les phénomènes inhabituels mis en lumière par « Big Schmidt ». Pour donner une idée de l'immensité de la tâche, il suffit d'indiquer qu'il faudra sans doute aux astronomes de cinquante à cent ans pour étudier les données contenues dans le nouvel atlas du ciel !

Les recherches entreprises à l'aide de « Big Schmidt » auraient d'ailleurs été terminées plus tôt sans les limitations imposées par les conditions météorologiques. Il est évidemment impossible de photographier le ciel par temps couvert, par clair de lune, ou lorsque les nuages sont trop gênants. « Big Schmidt » entre en action quand les conditions sont favorables, mais même en pareil cas, on ne peut obtenir en général que quatre paires de plaques photographiques par nuit. En effet, chaque secteur du ciel est photographié sur des plaques photographiques de 35 cm, d'abord à travers un filtre bleu puis à travers un filtre rouge. Il faut trente minutes d'exposition, environ, pour une vue prise avec un filtre bleu et une heure à peu près lorsqu'on utilise un filtre rouge. Cette « double » exposition donne des indications plus précises sur la couleur, la température et l'éclat des étoiles très éloignées ; elle permet aussi aux astronomes d'appréhender à mieux connaître les « novae » et les « supernovae » — ces étoiles qui explosent d'une façon soudaine et inexplicable et se consomment rapidement en répandant une lumière plusieurs millions de fois plus brillante que celle du soleil.

Au total, près des trois quarts de la zone céleste visible à Palomar ont été jusqu'ici photographiés.

Quels sont les mystères et les secrets de la nature que les astronomes pourront résoudre grâce à ce nouvel atlas ? Certes, il est impossible de le prévoir exactement, mais parmi les

principaux problèmes sur lesquels les astronomes du monde entier se penchent depuis longtemps on peut citer les suivants :

Quel est l'âge des étoiles ? Leur existence se prolonge-t-elle indéfiniment ? Au contraire, les étoiles se succèdent-elles constamment, les unes naissant pendant que d'autres meurent ?

Quel est l'âge et quelles sont les dimensions de l'Univers ?

Les systèmes célestes qui s'écartent de nous avec une rapidité prodigieuse finissent-ils par atteindre la vitesse de la lumière et par devenir invisibles ?

L'espace prend-il une forme courbe à l'extrémité des vastes étendues de l'Univers — ou est-il illimité ?

Quelle est la force qui meut l'Univers ?

Quelle est la cause des gigantesques explosions que les astronomes voient se produire de temps à autre dans la Voie lactée ou dans des nébuleuses situées à des millions de kilomètres plus loin ?

Quelle est la véritable source des rayons cosmiques ?

Combien de soleils y-a-t-il dans les cieux ? Certains estiment que leur nombre dépasse celui des grains de sable de toutes les plages du monde !

Presque dès le début de l'étude entreprise à Palomar, bien des découvertes intéressantes — voire extraordinaires — ont été faites. En 1950, par exemple, on a décelé deux nouveaux systèmes stellaires nains dans la constellation du Lion. C'est là un genre de constatation dont les spécialistes sont mieux à même que le grand public d'apprécier toute l'importance ; mais, en termes simples, on peut dire qu'une telle découverte peut contribuer à nous renseigner sur la stabilité, et peut-être même sur l'évolution, des nébuleuses. Jusqu'à présent, on estimait à quelque 3 000 années-lumière le diamètre des plus petites galaxies connues ; or il semble que le moins grand des systèmes nains qui viennent d'être découverts ait un diamètre de 1 500 années-lumière seulement, ce qui permet de croire qu'il existe des systèmes stellaires encore plus petits.

La Voie Lactée : une roue aplatie

UNE indication beaucoup plus surprenante fut donnée en 1951 : il existe au minimum 800 (chiffre porté depuis lors à 1 000) grappes de nébuleuses dans les cieux, alors que l'on n'en connaissait que 20 auparavant. Ces grappes sont de vastes masses d'étoiles et de gaz, éparpillées dans l'espace à des distances allant jusqu'à 350 millions d'années-lumière, dont on se bornait seulement à soupçonner l'existence avant que l'enquête ne les révélât.

Mais la découverte la plus sensationnelle est celle que Walter Baade fit à Palomar au début de 1953. Il établit que tous les systèmes stel-

Suite
au
verso

L'ATLAS DU CIEL

(Suite)

laires situés au-delà de la galaxie dont la terre fait partie (c'est-à-dire la Voie lactée) sont deux fois plus éloignés que les savants ne le pensaient. Les galaxies les plus lointaines que l'on puisse voir au moyen du télescope de cinq mètres de Hale sont donc à deux milliards d'années-lumière, et non à un milliard comme on le croyait.

Il apparaît ainsi que le volume de l'Univers observable est huit fois plus grand qu'on ne le pensait, et que son âge peut être évalué à quatre milliards d'années, au lieu de deux. En outre, « l'inventaire du ciel » porte sur un espace huit fois plus grand qu'il n'avait été prévu !

Beaucoup d'autres découvertes ont été faites et seront faites à l'avenir. On identifie presque chaque jour de nouveaux groupes et systèmes d'étoiles, des nébuleuses analogues à la Voie lactée. La Voie lactée elle-même est aujourd'hui beaucoup mieux connue. On se la représente comme une grande roue aplatie, qui tourne lentement dans l'espace, et dont s'écartent une série de « bras » formés d'étoiles, de gaz et de poussière.

Les vingt volumes : près d'un million

WALTER BAADE, de l'Observatoire de Palomar, estime que l'on peut diviser les étoiles en deux catégories: celles de la catégorie I, qui se trouvent à l'intérieur des vastes nuages de poussières flottant dans la Voie lactée, sont relativement jeunes, tandis que celles de la catégorie II, groupées dans le moyeu de la roue géante que constitue la galaxie, se composent probablement de soleils anciens et stables. L'atlas du ciel a déjà révélé l'existence de millions de nouvelles étoiles dans la Voie lactée, le nombre total étant évalué à deux cents milliards environ.

Tout ceci ne constitue cependant qu'une minime partie des connaissances que l'atlas du ciel nous a déjà permis d'acquérir. Cet ouvrage comprendra 1.758 cartes photographiques équivalant au total à une vingtaine de très gros volumes. La première section est composée de planches de 35 cm, non reliées, formant en tout quelque 200 cartes célestes. Abstraction faite de toutes les autres dépenses, les frais d'impression et de fabrication s'élèveront à environ 850 000 fr. par exemplaire; l'atlas sera donc l'un des plus coûteux qui aient jamais été publiés. On prévoit qu'en 1959 toutes les sections de l'ouvrage auront été imprimées et expédiées aux quelque cent observatoires qui les ont commandées.

Ce nouvel outil de travail nous aidera peut-être à déterminer quelles sont les dimensions de l'univers — ou même à découvrir si sa structure est uniforme, s'il a eu un commencement qui puisse être fixé de façon précise dans l'espace et dans le temps, et s'il finira un jour ou continuera simplement à s'étendre à l'infini dans l'espace.



Photo USIS

DES DÉCOUVERTES EXTRAORDINAIRES ont été faites par le « Grand Schmidt » au cours de l'inventaire du ciel dressé par les savants du Mont Palomar. W. Baade a établi que tous les systèmes stellaires situés au-delà de la Voie Lactée sont deux fois plus éloignés que les savants ne le pensaient. Ci-dessus, le Dr Baade examine les négatifs de clichés pris grâce au « Grand Schmidt ».

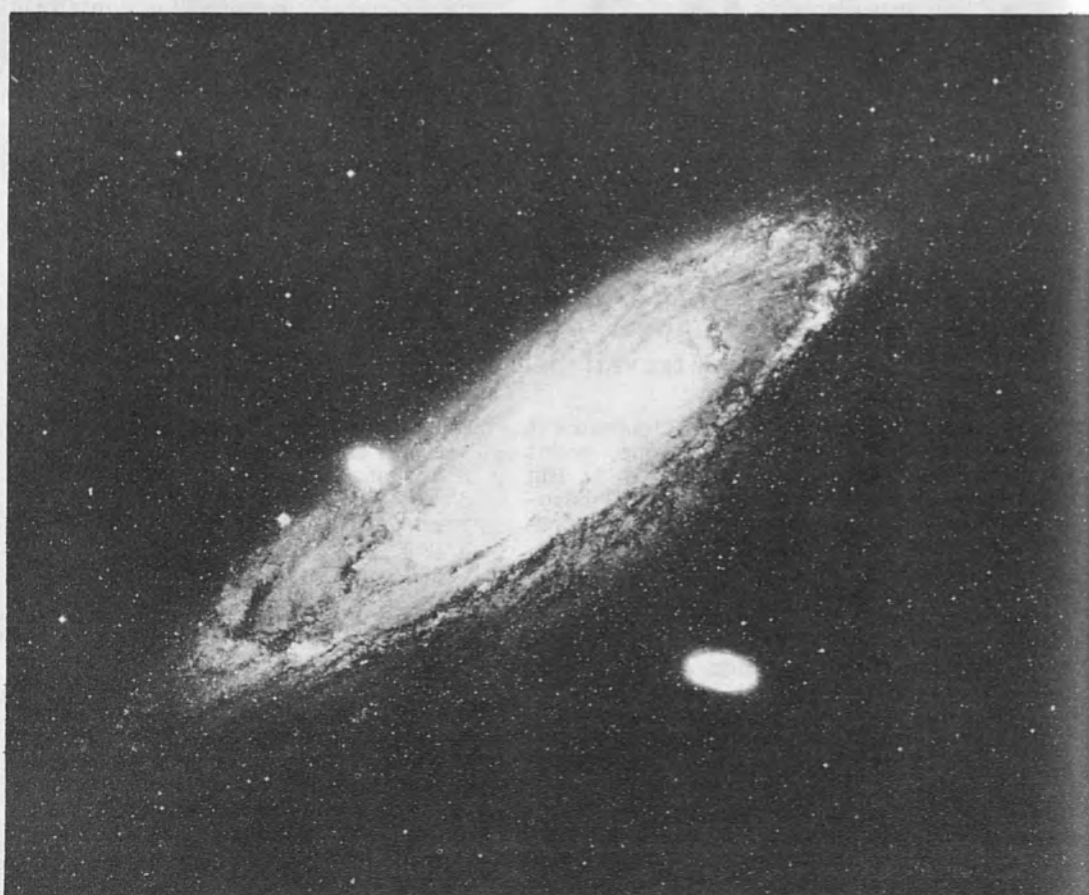


Photo USIS

LA NÉBULEUSE D'ANDROMÈDE, photographiée grâce au télescope de Schmidt, est une grande nébuleuse spirale et une des voisines les plus proches de la Voie Lactée. Pourtant, on peut à peine la distinguer à l'œil nu, car elle se trouve à 820 000 années-lumière de la Terre. Sa rotation s'effectue en 2 000 ans. Les deux taches dont l'une est située au-dessus du centre de la spirale (ronde) et l'autre au-dessous (allongée) représentent des compagnons de la nébuleuse d'Andromède.

Nos lecteurs nous écrivent

La chèvre et le chou

De **P. VIALLA**, Aureilhan-Tarbes (B.-Pyr.) (France).

Dans votre numéro de janvier dernier — qui était d'ailleurs très intéressant — il y a un article qui surprend singulièrement. Alors que les précédents traitent de la protection des espèces en voie de disparition et tendent à faire comprendre l'utilité des grandes réserves pour la conservation d'animaux parfois redoutables, votre article sur la chèvre domestique ne paraît pas faire suite aux études précédentes.

Nous y voyons les dégâts considérables commis par ces animaux, mais, en revanche, très peu de choses sur l'utilité économique qu'ils représentent dans les régions pauvres. Comme dans divers exemples, que vous citez au sujet des oiseaux, reptiles, etc., qui, bien qu'a priori ne représentent pas d'utilité visible, mais n'en sont pas moins utiles par effets détournés, il me semble que la chèvre peut être assimilée à ces « catégories ». Ne pensons pas seulement aux ravages causés par celle-ci, comparons aussi les avantages.

Ne faisons pas disparaître les chèvres de notre planète, qu'elles ne rejoignent pas les « fossiles » de plus en plus nombreux. Pensons aussi que malgré ses dévastations, notre chèvre rend beaucoup à la nature. Pour s'en rendre compte, il faut suivre un troupeau de chèvres, sur nos routes de montagne.

N.D.L.R. — M. R. Furon, auteur de l'article incriminé, a répondu directement à M. Violla. Voici le texte de sa lettre :

Réponse de **M. R. FURON** à **M. P. VIALLA**.

La rédaction du « Courrier de l'Unesco » me communique votre lettre

du 27 janvier 1958 concernant mon article sur les dévastations provoquées par les chèvres.

Il est déjà satisfaisant que sur des milliers de lecteurs, il n'y ait qu'un seul protestataire. Aussi bien, mérite-t-il la courtoisie d'une réponse.

L'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (au sein de laquelle je milite) lutte pour protéger des animaux utiles, ou rares, ou curieux, mais jamais pour la multiplication des animaux nuisibles. Je n'ignore pas le danger qu'il y a à modifier les équilibres naturels, mais je ne crois pas qu'il y ait danger à détruire les mouches tsé-tsé ou les moustiques vecteurs de maladies épidémiques. Je sais très bien que la maladie du sommeil, la malaria et la fièvre jaune ont un rôle bénéfique en empêchant le pullulement de populations pauvres incapables de se nourrir, mais tout de même, je considère que la tsé-tsé et les moustiques sont des animaux nuisibles, à détruire.

Vous me parlez de chèvres, laissez-moi vous répondre lapins. Le lapin est un animal charmant, et je n'en ai jamais tué un seul de ma main. Il n'en est pas moins vrai que c'est un animal redoutable et que les bienfaits de la myxomatose ont été décrits avec joie par tous les Agronomes et Forestiers du monde entier. Je vous signale, en particulier, la très belle brochure publiée par M. Henri Siriez, aux Editions Sep (42, rue du Louvre, Paris-1^{er}). Le lapin est un animal nuisible. Sa disparition relative ne fait que contrarier quelques chasseurs et marchands de cartouches.

Je n'ignore pas que les pays pauvres utilisent la chèvre pour son lait et pour son poil, mais je persiste à déplorer que l'on tolère la présence de chèvres, précisément dans des pays pauvres, parce que je crois qu'elles y commettent beaucoup plus de dégâts définitifs qu'elles ne peuvent apporter de ressources. La dispari-

tion de la végétation et l'érosion du sol qui s'ensuit sont des dangers mortels pour des populations qui ne sont pas aptes à comprendre le présent, et encore moins à prévoir l'avenir.

La chèvre n'est pas un animal utile, pas même un animal indifférent, c'est un animal très nuisible. La preuve la plus formelle a été fournie par l'inventaire des îles qui furent couvertes de forêts et de sols cultivables et qui sont maintenant nues et désertes par la seule faute des chèvres.

Si vous avez une chèvre, cher Monsieur, attachez-la bien...

De **M. KALANOVIC**, Conseiller agricole, Belgrade (Yougoslavie).

A propos de l'article « la douce chèvre » (du numéro de janvier 1958), vous pouvez ajouter parmi les pays qui ont proclamé la suppression des chèvres, la Yougoslavie. Cette suppression, proclamée en 1947, appliquée au courant des deux années suivantes, a déjà donné des résultats très remarquables. Dans les régions montagneuses du Montenegro, en Dalmatie, de nombreux paysages, auparavant presque nus, sont déjà aujourd'hui couverts d'une riche végétation.

De **M. Maurice FAURE**, Laudun (Gard) (France).

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre numéro de janvier 1958, « L'Homme ennemi de la Nature ». Je suis de l'avis que la présence de la chèvre dans les troupeaux de moutons, devrait être interdite dans nos régions méditerranéennes.

Je vous signale qu'il existe encore des colonies de castors dans la basse vallée du Rhône, au bord du fleuve et de certains de ses affluents, la Cèze et la Tave.

POUR VOUS ABONNER

ALGÉRIE. — Editions de l'Empire, 28, rue Michelet, Alger.

ALLEMAGNE. — R. Oldenbourg K.G., Unesco-Vertrieb für Deutschland, Rosenheimerstrasse 145, Munich 8. Un an : DM 6.

AUTRICHE. — Verlag Georg. Fromme et C. Spengergasse 39, Vienne V. Un an sch. 37.50.

BELGIQUE. — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval. Un an : 100 frs belges.

BRESIL. — Livraria Agir Editora, Rua Mexico, 98-B, Caixa Postal 3291, Rio de Janeiro.

CAMBODGE. — Librairie Albert Portail, 14, Avenue Bouilloche, Phnom-Penh.

CANADA. — University of Toronto Press, Toronto 5. « Periodica » Inc., 5090 Avenue Papineau, Montreal 34.

CHILI. — Libreria Universitaria, Alameda B. O'Higgins 1059, Santiago. Un an : pesos 1.100.

CONGO BELGE. — Louis de Lannoy, 15, rue du Tilleul, Genval (Belgique).

DANEMARK. — Ejnar Munksgaard Ltd, 6, Nørregade, Copenhagen K. Un an : Kr. 12.

EGYPTE. — La Renaissance d'Egypte, 9 Sh. Adly-Pasha, Le Caire.

ESPAGNE. — Libreria Científica Medinaceli, Duque de Medinaceli 4, Madrid. Ediciones Iberoamericanas. S.A. Pizarro 19, Madrid. Un an : Pts 60.

ETATS-UNIS. — Unesco Publications Center, 152 West 42nd Street, New York 36, N.Y. Un an : \$ 3.

FINLANDE. — Akateeminen Kirjakauppa, 2, Keskuskatu, Helsinki. Un an : mk. 540.

FRANCE. — Librairie Unesco, 19, Avenue Kléber, Paris, CCP Paris 12.598-48. Unesco, Section des Ventes, 19, Avenue Kléber, Paris (16^e).

GRECE. — Librairie H. Kauffmann, 28, rue du Stade, Athènes.

HAITI. — Librairie « A la Caravelle » 36, rue Roux, B.P. 111, Port-au-Prince.

INDE. — Orient Longmans Private Ltd : 17 Chittaranjan Avenue, Calcutta 13. Indian Mercantile Chamber, Nicol Rd., Bombay I. — 36a, Mount Road, Madras 2. Sous-Dépôts : Oxford Book and Stationery Co., Scindia House, New Delhi. Rajkamal Publications Ltd., Himalaya House, Hornby Rd., Bombay I. Un an : Rs. 6.70.

ISRAËL. — Blumstein's Bookstores, Ltd., 35, Allenby Road and 48, Nahlat Benjamin Street, Tel-Aviv. Un an : L. 4

ITALIE. — Libreria Commissionaria Sansoni, Via Gino Capponi 26, Casella Postale 552, Florence. Un an : lire 960.

JAPON. — Maruzen Co Ltd., 6, Tori-Nichome, Nihonbashi, P.O. Box 605 Tokyo Central, Tokyo. Un an : Yen 500.

LIBAN. — Librairie Universelle, Avenue des Français, Beyrouth.

LUXEMBOURG. — Librairie Paul Bruck, 33, Grand'Rue, Luxembourg.

MARTINIQUE. — Librairie J. Bocage, Rue Lavoisier, Fort-de-France.

MEXIQUE. — Edición y Distribución, Ibero Americana de Publicaciones, S. A., Libreria de Cristal, Pèrgola del Palacio de Bellas Artes, Apartados Postal 8092, México 1, D. F. Un an : pesos 17.60.

NORVEGE. — A.S. Bokhjornet, Scortingsplass 7, Oslo. Un an : Kr. 10.

NOUVELLE-ZELANDE. — Unesco Publications Centre, 100, Hackthorne Road, Christchurch.

PAYS-BAS. — N.V. Martinus Nijhoff, Lange Voorhout 9, La Haye. Un an : fl. 6.

POLOGNE. — Centre de Distribution des Publications Scientifiques Pan, Palac Kultury i Sztuki, Varsovie, Zi. 50.

PORTUGAL. — Dias & Andrad Lda Livraria Portugal, Rua do Carmo, 70 Lisbonne.

ROUMANIE. — Str Aristide-Briand 14-18, P.O.8. 134-135 Bucarest.

ROYAUME-UNI. — H.M. Stationery Office, P.O. Box 569, Londres S.E. 1. Un an : 10 sh.

SUEDE. — A/B C.E. Fritzes, Kungl. Hovbokhandel, Fredsgatan 2, Stockholm 16. Un an : Kr. 7.50.

SUISSE. — Un an : Fr. s. 6.50. Europa Verlag, 5, Rämistrasse, Zurich. C.C.P. Zurich VIII./23383.

Payot, 40, rue du Marché, Genève. C.C.P. I. 236.

Losmaz, à Genève. C.C.P. I. 4811.

TANGER. — M. Paul Fekete, 2, rue Cook, Tanger.

TCHÉCOSLOVAQUIE. — Arcia Ltd, 30, Ve Smeckach, Prague 2.

TUNISIE. — Victor Boukhors, 4, rue Nocard, Tunis.

TURQUIE. — Librairie Hachette, 469, Istiklal Caddesi, Beyoglu, Istanbul.

UNION SUD - AFRICAINE. — Van Schaik's Bookstore, Libri Building, Church Street, P.O. Box 724, Pretoria.

U.R.S.S. — Mezhdunarodnaya kniga, Moscou G-200.

VIET-NAM. — Librairie-papeterie Xuan-Thu, 185-193, rue Tu-Do, B.P. 283, Saigon.

YOUgoslavie. — Jugoslovenska Knjiga Terazije 27/11, Belgrade.

Latitudes et Longitudes

SEPT MILLE CINQ CENTS LIVRES-MINUTE : En 1957, on a publié en U.R.S.S. un milliard cent millions de volumes, soit 7 500 à la minute, dans les 85 langues de l'Union. Les auteurs étrangers les plus lus en U.R.S.S. sont les français, et, parmi ceux-ci, Victor Hugo et Jules Verne arrivent largement en tête. Les auteurs américains les plus lus sont, dans l'ordre, Jack London, O. Henry, Theodore Dreiser et Mark Twain. Les auteurs anglais les plus lus sont Dickens, H.G. Wells, Daniel Defoe, Swift, Galsworthy et Shakespeare.

■ **AGRICULTURE SOUS-MARINE :**

La production massive d'un nouvel aliment synthétique à base de chlорelle, une algue que l'on trouve dans les étangs, vient d'être entreprise à Tokyo par un institut de recherches japonais. L'algue est ensuite transformée en un aliment peu coûteux et très nourrissant. La chlорelle présente le gros avantage d'absorber une plus grande quantité d'énergie-lumière que les autres plantes.

A TRAVAIL EGAL, SALAIRE EGAL : L'Organisation Internationale du Travail vient de faire paraître un rapport sur les efforts fournis en vue de faire bénéficier les femmes du principe « à travail égal, salaire égal ». En Nouvelle-Zélande, par exemple, on constate une réduction constante entre les salaires des hommes et ceux des femmes. Au Japon, les membres de la Police de la circulation sont traités sur le même pied, quel que soit leur sexe. Si la discrimination n'a pas disparu, note le rapport, des progrès ont été réalisés grâce aux gouvernements, aux employeurs, aux syndicats et aux organisations féminines.

■ **LES FEUX DE LA RAMPE :** Les pièces de théâtre portant sur l'Asie ou écrites par des Asiatiques furent à l'honneur le mois dernier aux U.S.A. grâce au « Mois international du théâtre » organisé par la Commission nationale américaine pour l'Unesco et diverses organisations en vue de contribuer à la réalisation du projet majeur de l'Unesco pour l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident.

ALLIANCE CONTRE LE DORYPHORE : Vingt-trois pays font maintenant partie de l'Organisation Européenne et Méditerranéenne pour la Protection des Plantes, dont le but est de protéger les cultures alimentaires contre les ravages des animaux nuisibles.

PARIS, CENTRE DU THEATRE INTERNATIONAL

LE 25 mars, date de l'inauguration de la deuxième saison du Théâtre des Nations, Paris est devenu une fois de plus le centre du théâtre international. Cette saison de quatre mois promet d'être particulièrement brillante, grâce à la participation de comédiens et de danseurs de 19 pays qui donneront 40 spectacles différents. La saison du Théâtre des Nations comprendra trois grands cycles : un cycle dramatique, qui a été inauguré par la Grèce, un cycle chorégraphique, dont les Etats-Unis prennent la tête, et un cycle lyrique amorcé par l'Allemagne.

Citons parmi les spectacles les plus prometteurs ceux du Glyndebourne Festival Opera et de l'Old Vic Theatre, du Royaume Uni, trois œuvres de Tchekov, présentés par le Théâtre d'Art de Moscou, les représentations du Théâtre Royal de Stockholm, du Théâtre du Nouveau Monde de Montréal, et les Ballets Hanayagi Jusuke du Japon.

A côté des représentations théâtrales proprement dites, des conférences, des débats, des expositions et des Congrès permettent à tous les participants de se mieux connaître.

sibles. L'ennemi n° 1 demeure le doryphore, qui s'attaque principalement aux champs de pommes de terre. Une autre campagne a été déclenchée contre certaines espèces de poux qui s'attaquent aux arbres fruitiers et aux vergers. Mais cette année, le but principal des efforts de l'Organisation est l'élimination des rats.

■ **LE TEMPS SUR MICRO-FICHES :**

Les observations météorologiques faites pendant la première moitié de l'Année Géophysique Internationale sont reçues, triées et classées au Centre spécial créé à Genève par l'Organisation Météorologique Mondiale. Deux mille stations terrestres, y compris les postes d'observation robots parachutés dans des endroits d'accès difficile, effectuent des relevés météorologiques. Les principales observations recueillies pendant l'A.G.I., seront publiées sur 18 500 micro-fiches qui tiendront dans 16 tiroirs de classeur normal.

LE VENT DOMPTE : Des appareils à mesurer la vitesse du vent sont installés en quinze points du territoire uruguayen afin de déterminer les endroits les plus favorables à la création de centrales électriques éoliennes. Ces endroits ont été choisis par l'éminent savant britannique Edward W. Golding au cours d'une mission d'assistance technique que lui avait confiée l'Unesco. A l'heure actuelle, les groupes électrogènes Diesel, onéreux en raison du transport du combustible, constituent la source principale d'énergie dans la pampa uruguayenne. Lorsque les éoliennes seront installées, les groupes diesel continueront à fonctionner quand le vent ne soufflera pas.

■ **JAMBOREE DES ONDES :**

Des boy-scouts du monde entier participeront à un « Jamboree des ondes » les 10 et 11 mars 1958. Ces jours-là, les radio-amateurs scouts sont invités à entrer en contact les uns avec les autres sur les longueurs d'ondes réservées aux amateurs ; ils devront utiliser l'équipement autorisé par les règlements. L'an dernier, à l'occasion du Jamboree du Jubilé organisé en Grande-Bretagne, les radio-amateurs scouts étaient entrés en contact avec d'autres amateurs de 80 pays.

GUERRE TOTALE CONTRE LE PALUDISME

Plus de 17 millions de dollars seront consacrés cette année à la campagne mondiale d'éradication du paludisme, soit 50 % de plus qu'en 1957. Les fonds seront fournis par l'O.M.S. et l'Unicef. Dans neuf pays ou territoires ayant une population de 231 millions d'habitants, l'éradication est presque terminée. Dans de vastes zones de sept autres pays (population totale, 43 millions), l'éradication est très avancée. La lutte se poursuit dans 44 autres pays dont la population totale s'élève à 302 millions d'habitants.

■ **TRAVAILLEURS ROUMAINS EN FRANCE :**

Dix ouvriers métallurgistes roumains ont visité la France au cours du mois de mars, grâce à une bourse de voyage de l'Unesco. Ils ont étudié la métallurgie française et se sont familiarisés avec la vie de leurs camarades français. De nombreux travailleurs européens ont déjà utilisé les bourses de l'Unesco pour de semblables voyages d'étude.

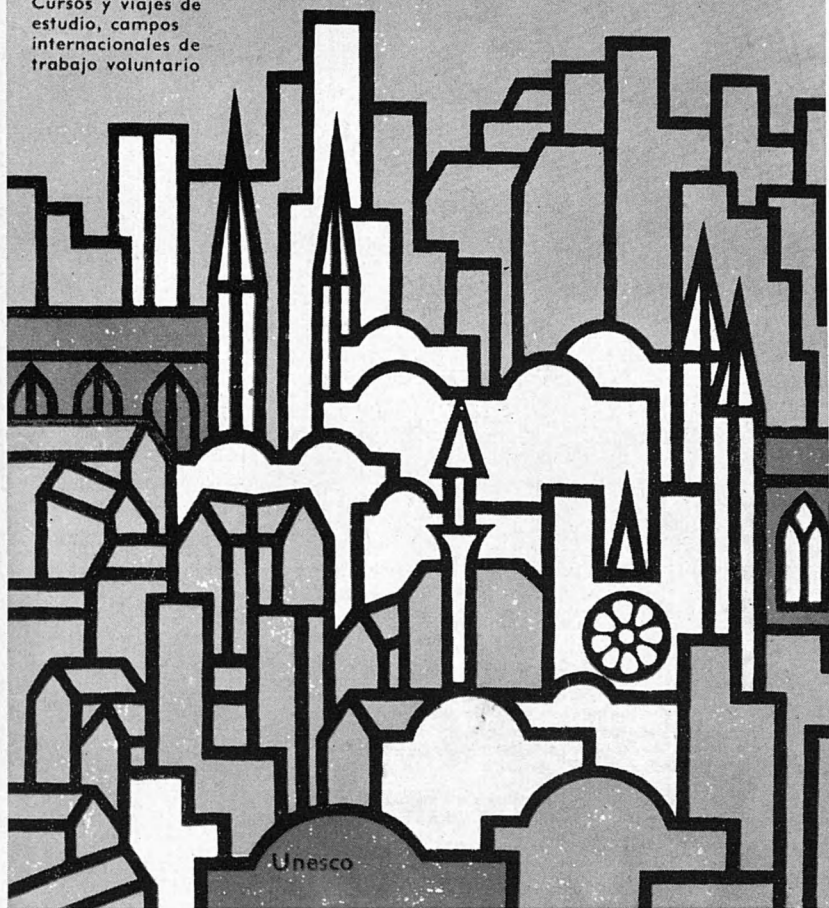
Vol. X 1958

Vacations Abroad Vacances à l'étranger Vacaciones en el extranjero

Courses
Study Tours
Work Camps

Cours et
voyages d'études,
chantiers internationaux

Cursos y viajes de
 estudio, campos
 internacionales de
 trabajo voluntario



Cours et voyages d'études Chantiers internationaux

L'édition 1958 de ce répertoire annuel de l'Unesco est actuellement disponible. Elle contient des précisions en français, en espagnol et en anglais sur plus de 920 cours, voyages d'études, chantiers internationaux, centres de jeunesse et d'étudiants, auberges et camps qui semblent de nature à intéresser les personnes désireuses d'associer, pendant leurs vacances, une expérience de caractère éducatif à un voyage à l'étranger. Ces activités concernent 50 pays d'Europe, d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique. En outre, une section est consacrée aux bourses de vacances offertes aux participants des cours d'été.

On peut se procurer cet ouvrage en s'adressant aux agents généraux de l'Unesco dans chaque pays (voir la liste page 33).
Prix 300 fr.; \$1; 5/- (stg.)

Traductions : les romans en tête

Vingt-sept mille six cent dix-sept traductions d'ouvrages publiées dans 52 pays, tel est le bilan de la nouvelle édition de l'Index Translationum publié chaque année par l'Unesco. Comme les volumes précédents, l'édition de 1958 (IX^e) constitue un précieux ouvrage de référence qui donne une vue d'ensemble des traductions qui paraissent dans le monde entier.

La plupart des traductions mentionnées dans la neuvième édition ont été publiées en 1956, et leur chiffre total dépasse celui de l'édition précédente, qui atteignait 24 274. Un tableau donne les chiffres par catégorie-sujet et par pays. Il montre que les ouvrages littéraires, les romans surtout, comptent pour plus de la moitié des traductions : 14 692. Viennent ensuite le droit, les sciences sociales et l'éducation avec 3 211 traductions; l'histoire, la géographie et la biographie occupent la troisième place, et les sciences appliquées la quatrième.

L'U.R.S.S. détient le record des traductions par pays — avec 4 648 dont beaucoup dans les langues des différents peuples de l'Union. Viennent ensuite l'Allemagne avec 2 512 traductions, l'Italie (1 428), la France (1 399), la Tchécoslovaquie (1 386), la Turquie (1 365), le Japon (1 336) et Israël (1 162).

Les 694 pages de l'Index Translationum dressent la liste de traductions en 195 langues qui vont de l'abkhaz, langue d'une république soviétique sur la Mer Noire, au zoulou.

Prix - Broché : 4 800 fr.; \$16.00 80/- (stg.)
Relié : 5 400 fr.; \$18.00 90/- (stg.)

Index translationum

REPertoire INTERNATIONAL
DES TRADUCTIONS
INTERNATIONAL BIBLIOGRAPHY
OF TRANSLATIONS

9

UNESCO
PARIS 1958



Photo © Paul Almasy

L'ÉCOLE DES "FILS DU VENT"

L'éducation des gitans, comme celle de tous les nomades, pose des problèmes particuliers. On s'accorde à penser que s'il est nécessaire d'instruire les enfants des « Rom » il faut le faire en respectant sur des points essentiels le mode de vie des membres de leur race, en comprenant leurs problèmes. De nombreuses initiatives ont été prises en ce sens, sur les plans privé et officiel. Voici, dans la banlieue parisienne, une école de "Fils du Vent" installée dans une roulotte, dans le campement où les parents sont venus s'installer pour passer l'hiver. De pareilles écoles existent dans plusieurs départements français. (Voir page 4.)